

L'AMÉRIQUE

Les premiers Américains □ Les Vikings découvrent le Nouveau Monde □ Les temples et leurs prêtres □ La toute-puissance du Grand Inca □ L'art de la guerre chez les Aztèques □ L'or, opium des conquistadores □ etc.

La Vie privée des Hommes « Au temps des Mayas, des Aztèques et des Incas... »



HACHETTE

La Vie privée des Hommes



« Au temps des Mayas,
des Aztèques et des Incas... »

La Vie privée des Hommes

« Au temps des Mayas,
des Aztèques et des Incas... »

Texte de Louis-René Nougier

PROFESSEUR ÉMÉRITE D'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE
DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Illustrations de Pierre Joubert

HACHETTE



L'Amérique!

Les Amériques, le Nouveau Monde... combien ces terres nouvelles ont provoqué de rêves, depuis cinq siècles, d'abord chez les guerriers de la conquête, les Conquistadores; ensuite chez les explorateurs; chez les immigrants enfin, venus d'Europe ou d'Asie.

Le merveilleux américain débute à la fin du ^{xv}^e siècle avec Christophe Colomb. Il aiguise toujours l'imagination des Européens qui, après la découverte du nouveau continent, allaient devenir les habitants du Vieux Monde. L'Amérique est lointaine, immense, pleine de promesses. Elle s'étend du pôle Nord au pôle Sud. Elle attire toujours les pauvres des pays du Tiers Monde, mais aussi ceux qui, en Europe, rêvent de nouveaux espaces. Ceux qui succèdent aux gentils-hommes du temps des rois, venus y ramasser l'or, y collecter les épices, y exploiter les Indiens; ceux qui succèdent aussi aux Noirs qui y furent déportés.

ne connaissaient pas le cheval; les mystères des temples mayas; les sacrifices humains sur la plate-forme du Chac Mol: autant d'images traditionnelles d'une lointaine Amérique, qui se mêlent, se succèdent dans les esprits, sans grand souci de la chronologie ou même de la vérité. Elles mélangent volontiers la merveilleuse histoire, pas toujours vraie, et la légende, parfois véridique.

CHRISTOPHE COLOMB

Tous ces récits, ces aventures, ces images et mirages puisent à la même source: Christophe Colomb, le découvreur du Nouveau Monde. Mais qu'ils soient vrais ou faux, ils s'enracinent au plus profond de la mémoire nationale dans chaque pays; celle qui se cristallise autour du gigantesque mouvement fondateur des États modernes occidentaux, au sortir du Moyen Âge.

En cette année 1492, après avoir sollicité longtemps tous les rois et les mécènes d'Europe, pour les intéresser à son rêve, Colomb, le navigateur génois, approche du but. Il dirige vers l'ouest trois caravelles payées par les souverains espagnols, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon. Si Colomb réussit, à eux les richesses des « Indes »! Le 12 octobre au matin, Colomb touche au but. Il plante l'étendard de Castille sur la plage de Guanahani (aujourd'hui l'île Watling), la première des Antilles rencontrées, au large de l'Amérique centrale. 1492, un repère chrono-

IMAGES ET MIRAGES D'AMÉRIQUE

Les plaines du Far West, peuplées d'immenses troupeaux de bisons sauvages; la fièvre des chercheurs d'or; les rapines, les massacres des Conquistadores; les légendes de l'*Eldorado* ou « pays de l'or »; le trésor des Incas et le mystère des cités perdues des Andes; les trappeurs de fourrures du Grand Nord avec leurs chiens-loups (avez-vous lu Jack London?); l'étonnante aventure de Cortés et de ses treize cavaliers pris pour des dieux par les Indiens qui

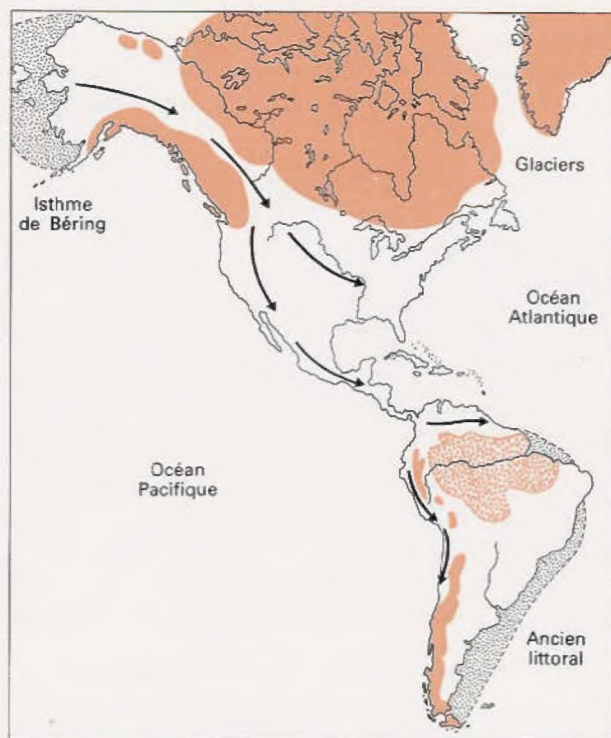
logique que nous connaissons tous ! La terre nouvelle va rapidement révéler ses immenses richesses. Elle se présente peuplée de nombreux « Indiens » (ainsi appellera-t-on ses habitants puisque Colomb cherchait et croyait avoir trouvé les Indes). Comment vivaient ces Indiens, en 1492, lors de la découverte ? Pour Colomb et les siens, ils étaient terriblement différents d'eux. La vie qu'ils menaient leur paraissait bien misérable. Ce n'étaient que des « sauvages ». Et ce terme méprisant allait permettre toutes les rapines, toutes les conquêtes, tous les massacres. Pourtant, les Indiens avaient leur civilisation originale, leur économie, leurs traditions propres à leur continent. Mais les Espagnols ne sont pas venus pour les comprendre. Ils sont là pour les exploiter, au nom de la foi chrétienne et de leur droit de « découvreurs » !

LES VRAIS DÉCOUVREURS, VERS 30000 AVANT J.-C., ET LE « PONT » DE BÉRING

Les véritables découvreurs de l'Amérique sont des « terriens », des chasseurs de mammouths partis des confins de la taïga, cette forêt qui couvre le Nord de l'Eurasie, et des bords de la toundra, cette steppe de mousses et de lichens. Ils étaient les frères des chasseurs préhistoriques qui poursuivaient les rennes en Europe, les ancêtres des artistes de Rouffignac qui, vers 12000, graveront ou dessineront 150 mammouths dans la caverne du Périgord. Les plus nordiques de ces chasseurs seront les vrais découvreurs de l'Amérique. Ils en furent les premiers habitants et peuplèrent le Nouveau Monde. Aujourd'hui, 80 kilomètres de mer séparent le dernier cap oriental d'Asie et le cap Prince-de-Galles, à l'extrême Nord-Ouest de l'Amérique. Par temps clair, on distingue, depuis l'Asie, les cimes neigeuses de l'Alaska, en Amérique. La traversée est donc possible sans perdre un instant les terres de vue. Depuis toujours, les hommes épris d'aventure ont scruté les vastes horizons lointains où se devinait la ligne bleue d'une terre inconnue. Les grands détroits du monde ont beaucoup plus suscité le désir de les franchir qu'ils ne constituent des obstacles...

Jadis, les chasseurs passaient à pied sec, poursuivant leurs mammouths, car le détroit maritime de Béring n'existait pas. C'est qu'il faisait très froid et qu'une partie énorme de la masse liquide des océans était transformée en glace. Elle s'accrocha sur les sommets des montagnes, envahit le Nord des continents. Les rivages des océans ont ainsi baissé de 85 mètres, alors que le fond du détroit n'a que 36 mètres.

A sec, il s'étend largement de part et d'autre. Il est devenu un isthme, un véritable « pont » entre l'Asie et



Trajet suivi par les chasseurs préhistoriques traversant le détroit de Béring. Les glaciers septentrionaux et la forêt équatoriale constituent les deux grands obstacles naturels au peuplement.

Tenochtitlan, la capitale aztèque

Comme Paris s'est agrandi sous le second Empire en annexant les villages voisins (Passy, Belleville ou Auteuil), Tenochtitlan annexe, en 1476, le gros centre commerçant de Tlatelolco. Un marché qui réunit 25 à 30 000 personnes.

Tenochtitlan groupe alors 80 000 à 100 000 foyers sur 1 000 hectares. Ce qui équivaut à plus de 500 000 habitants, probablement moins d'un million.

En 1801, Paris compte 550 000 habitants, sur 7 800 hectares.



Codex représentant le culte de Chicomecoatl, déesse aztèque du Maïs.

Un menu, 1 500 ans avant notre ère

Les fouilles de Tehuacan permettent de retrouver le menu de l'époque :

L'essentiel de la nourriture est fourni par le maïs, consommé sous forme de « tortilla », crêpe cuite sur une plaque d'argile, et par le haricot, le frijol.

On mange aussi la figue, la tomate, les fruits de la calebasse.

On mastique les grains durs du magueu et du nopal, des variétés d'agaves.

Une sauce royale

La sauce de Puebla, la « mole poblano », était servi à la table des souverains aztèques.

Voulez-vous la goûter ?

Elle demande au moins trois jours de préparation.

Vous mettrez dans sa composition :

- quatre variétés de piments, les plus forts étant les meilleurs,
- de l'ail, de la cannelle,
- des clous de girofle, du poivre,
- des grains de coriandre, de cumin, de sésame,
- des raisins secs et des amandes,
- des cacahuètes, des oignons,
- et... du chocolat !

Pour lier, parfumez et colorez le tout !

l'Amérique. On le franchit sans le savoir. Les chasseurs de bisons, de rennes, de mammouths quittent l'Asie, berceau de l'espèce humaine, sans s'en douter. Ils sont maintenant, en terre américaine, les premiers explorateurs. La voie est libre. Le pays est vide d'hommes. Un paradis pour les chasseurs qui aiment les vastes étendues et redoutent les concurrents. Cela se passait entre 40000 et 30000 ans avant J.-C. Dès le VII^e millénaire, ces chasseurs ont exploré tout leur domaine, l'ont peuplé, atteignant à cette époque l'extrême Sud du continent, la Terre de Feu.

LES VIES PRIMITIVES

Leur vie de pionniers sera celle des chasseurs et des pêcheurs de la préhistoire tardive. Elle est identique à celle que mènent, à la même époque, les chasseurs d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Jusque vers 10000, le monde entier connaît le même type d'existence. Une invention comme l'aiguille se diffuse sur tout le globe en quelques millénaires.

Vers 10000, le climat devient plus clément. Les glaces fondent. Les eaux océaniques remontent, submergeant le « pont » de Bering dont ne subsistent que les sommets des montagnes englouties. Le continent américain est définitivement coupé de l'Asie, son réservoir d'hommes. Il est désormais livré à lui-même. Mais les populations immigrées de chasseurs y sont suffisamment nombreuses pour proliférer, pour surmonter les crises de la faim qui jalonnent l'histoire humaine.

Entre Pacifique et Atlantique, l'homme américain résout ses problèmes. Il lutte contre l'animal sauvage, et le jaguar devient le symbole redouté de ce combat. Il maîtrise la nature. Il irrigue les terres sèches du Mexique. Il draine les marais de Texcoco, sur l'emplacement de l'actuel Mexico. Il crée des cultures en gradins aux murets de pierres, les « andennes » des Andes. Pour se nourrir, il découvre et améliore une graminée propre au continent, le maïs, le grain par excellence. Au fil des siècles, l'épi de maïs va voir sa longueur multipliée par six.

Ces efforts se trouvent limités par les ressources naturelles du continent. L'Indien ignorera le cheval, disparu depuis des millénaires. Il ignorera l'élevage, faute d'espèces animales à domestiquer, hormis le dindon ! Il ignorera la roue, tout en connaissant le cercle. Ni char ni chariot. On reste piéton sur les durs chemins incas. Le portage se fait à dos d'homme et l'Indien n'utilisera le lama des Andes que pour livrer quelques lingots. Il ignorera le bronze et le fer. Il martellera la cuivre et l'or, comme il faisait de la pierre.

Pas d'élevage, pas de fer, pas de roue ! L'Indien sera pourtant habile artisan. Il tisse les fibres du « maguaw », cactus américain, invente des motifs géométriques richement colorés. Il est constructeur, débite les roches par des mortaises. Il assemble les fûts des colonnes par des tenons. Il crée d'énormes métropoles au plan minutieusement ordonné. Il invente des jeux et utilise pour la première fois une lourde pelote de « caoutchouc ». Il édifie de hautes pyramides portant des temples, où coulera parfois le sang des sacrifices.

Les prêtres pratiqueront le culte ancien du Vieux dieu du Feu, puis du Jaguar, souvenir direct de la chasse. Avec le maïs, plus tardivement déifié, ils introduisent le dieu de la Pluie, le redoutable Tlaloc.

Les prêtres mayas savent merveilleusement compter, observer les astres, graver des caractères encore indéchiffrés.

INFLUENCES OCÉANIQUES

Ce continent isolé ne connut que de rares influences maritimes. Par Béring, des chasseurs d'Asie utilisèrent des kayaks de peaux et, d'île en île, gagnèrent l'Alaska. Les piroguiers des Aléoutiennes suivront la même voie. Plus tard, par le Pacifique, au gré des courants et des vents, des navigateurs plus hardis traverseront l'océan. Ils introduiront les techniques de la céramique des îles japonaises sur les rives de l'Équateur et du Pérou. D'Europe, le moine irlandais Brandan, sur un esquif de trente-deux peaux de bœuf cousues, aurait atteint Terre-Neuve au VI^e siècle. En 1976-1977, Tim Severin a réédité son exploit.

Quatre cents ans après saint Brandan, les Vikings d'Érik le Rouge suivent la même route nordique, de Norvège en Islande, d'Islande au Groenland, en 982, pour atteindre Terre-Neuve, puis l'Amérique continentale. Les fils d'Érik le Rouge, pour la première fois, se trouvent face à face avec les Indiens d'Amérique, les « Skraelings », les « sauvages », selon eux. C'est le contact violent de deux civilisations. Armés de lances et de flèches, montés sur de légers canoës, les Indiens abattent le chef viking Thorwald. Ceux-ci sont trop peu nombreux. Leur armement est trop peu différent de celui des Indiens. C'est un échec pour les Vikings. Ils ne peuvent s'imposer, s'installer sur ces terres nouvelles pour y accueillir de nouveaux immigrants.

En 1492, débarque Christophe Colomb. Mais lui possède la poudre à canon. Les armes à feu vont parler, convaincre, imposer...

Les animaux, en ce temps-là

Les animaux disparus :

- le mammouth, vers — 10000 ;
- le bison, chassé et massacré dans l'Ouest, au XIX^e siècle.

Les animaux en voie d'extinction :

- le caribou subsiste dans le Grand Nord ;
- le phoque et la baleine ;
- les camélidés (variétés de « chameau ») :
 - le guanaco, le plus ancien* ;
 - le lama, pour le portage.
- La vigogne, à la toison épaisse et chaude* ;
- l'alpaga, recherché pour sa laine ;
- le nandou, variété d'autruche.

Les apports du continent américain :

- le cobaye, importé du Pérou ;
- le canard de Barbarie ;
- le dindon ocellé du Yucatan.

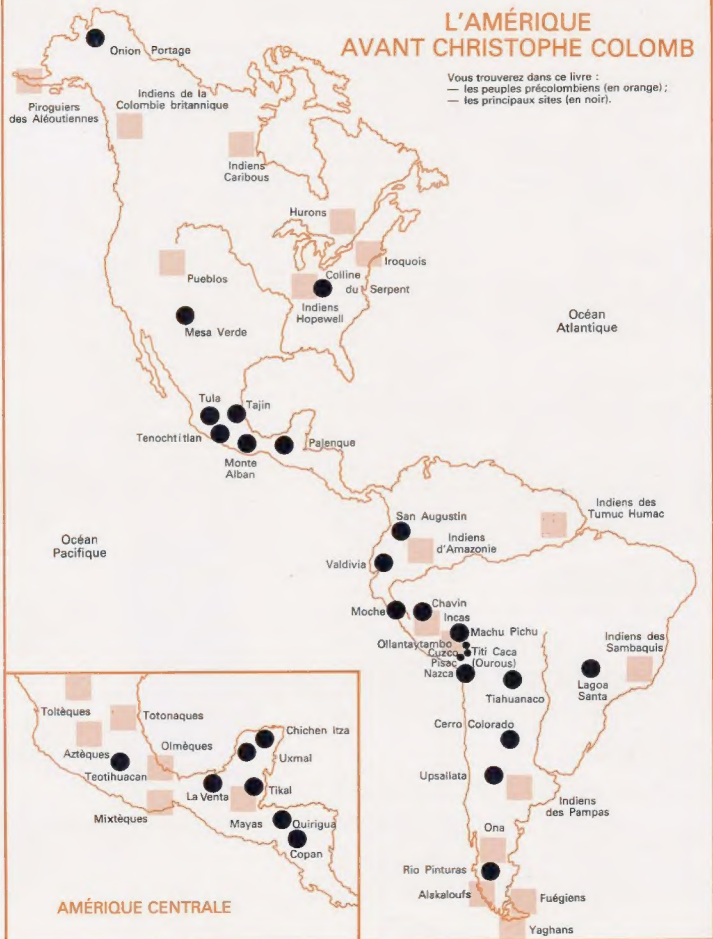
* guanaco et vigogne sont restés sauvages.



Un coyote divinisé.

L'AMÉRIQUE AVANT CHRISTOPHE COLOMB

Vous trouverez dans ce livre :
— les peuples précolombiens (en orange) ;
— les principaux sites (en noir).



« Au temps des Mayas, des Aztèques et des Incas... »

	PAGES
<i>Les premiers Américains</i>	14, 15
<i>Piroguiers et navigateurs</i>	16, 17
<i>Des chasseurs et des pêcheurs astucieux</i>	18, 19
<i>Les paysans au travail</i>	20, 21
<i>Les pêcheurs des montagnes</i>	22, 23
<i>La maison, des plaines aux hauts-plateaux</i>	24, 25
<i>La cuisine au maïs</i>	26, 27
<i>Les potières de Tlatilco</i>	28, 29
<i>Par le feu, la hache et la houe ...</i>	30, 31
<i>Les artisans de la pierre</i>	32, 33
<i>Les secrets des architectes</i>	34, 35
<i>Tenochtitlan, métropole de l'Amérique</i>	36, 37
<i>Sur les chemins du grand commerce</i>	38, 39
<i>Masques de plumes et étoffes d'alpaga</i>	40, 41
<i>Des parures d'or et d'argent</i>	42, 43
<i>De la naissance au mariage</i>	44, 45
<i>Les jeux et les fêtes</i>	46, 47
<i>Les médecines du corps et de l'esprit</i>	48, 49
<i>La vie au rythme des astres</i>	50, 51
<i>Au carrefour des hommes et des dieux</i>	52, 53
<i>Fils du soleil !</i>	54, 55
<i>Les guerres fleuries</i>	56, 57
<i>L'or, opium des Conquistadores</i>	58, 59



Les premiers Américains

L'espèce humaine serait née il y a quelque 3 millions d'années. Mais les ancêtres des préhominiens (pithécanthrope, sinanthrope), bien plus longtemps avant : 10, 15 ou 20 millions d'années... Les savants espèrent toujours la découverte fondamentale qui nous livrera les secrets de nos origines. C'est en Afrique, notamment en Afrique orientale, que l'on a repéré les plus anciens des hommes préhistoriques. Néanmoins, de récentes découvertes ont mis au jour des fossiles dans le Nord de l'Inde et dans de nombreux endroits en Chine. Ce qui confirme l'hypothèse que l'homme a une origine asiatique. On la présume en Centre-Asie, dans la chaîne des Siwalicks, hautes montagnes parallèles à l'Himalaya.

Un fait est cependant certain et confirmé : l'homme n'est pas né en Amérique. Il y a encore 30 000 ans, cet immense continent était vide d'hommes ! C'est donc en Asie que l'humanité serait apparue. C'est de là en tout cas qu'elle a pris son expansion. D'Asie sont venues les migrations successives qui ont peuplé le « vide » américain. Elles commencèrent il y a 30 000 ans, échelonnées sur une période de 20 000 ans.

Au cours de la dernière phase glaciaire, les deux continents étaient reliés l'un à l'autre par un passage naturel, un isthme large de plus de 1 000 kilomètres. A cette époque, les glaciers des pôles et les montagnes augmentèrent en surface comme en épaisseur, entraînant une baisse du niveau de l'océan de 85 mètres. Des terres nouvelles émergèrent, et l'actuel « détroit » de Béring devint un large bras de terre. Les animaux et les hommes purent alors emprunter, sans s'en rendre compte, ce véritable pont terrestre.

Ainsi, tout naturellement, les premiers Américains furent des chasseurs terrestres, armés de sagaies et de lances munies d'une pointe de silex ou d'obsidienne, pourchassant le gibier nécessaire à leur subsistance. Ils traversèrent les vastes régions sibériennes, et parvinrent vers l'est sur le continent américain.

Les animaux qui les précéderent ont disparu. Les mammouths ne dépassèrent jamais les hauts plateaux de Mexico et s'éteignirent 10 000 ans avant notre ère. Les bisons, eux, proliférèrent jusqu'au XIX^e siècle dans toute l'Amérique du Nord. C'est la carabine moderne qui les exterminera.



A gauche (à l'ouest), les dernières montagnes d'Asie prolongeant le Kamtchatka. A droite (à l'est), les premiers sommets d'Amérique, l'Alaska et les montagnes Rocheuses. Par le pont de Béring cheminent les mam-

mouths que harcèlent les chasseurs aventureux. Ainsi passent-ils à pied sec d'Asie en Amérique entre 30 000 et 10 000 avant J.-C.



Les mammoths sibériens ont montré la route d'Amérique. Dans les lagunes du lac de Texcoco (près de l'actuel Mexique), dominé par le Popocatepetl, ils s'enlisent dans le marais. Armés de lances d'obsidienne, les chasseurs les y poursuivent. Ils s'abritent sous de légers campements.



Sur la côte du golfe de Vera Cruz, plus au sud, règne la forêt tropicale que les lianes rendent difficilement pénétrable. Les chasseurs s'y heurtent au jaguar. Succédant au Vieux dieu du Feu, né des volcans, le jaguar deviendra le dieu des futurs Olmèques du golfe.

C'est la chasse qui constitue la première économie des habitants de l'Amérique, durant les 10 millénaires qui précèdent notre ère. Les techniques restent les mêmes qu'en Asie. Seuls changent les gibiers poursuivis. Sur les hauts plateaux de Patagonie, à la pointe extrême de l'Amérique du

Sud, des archers et des porteurs de lances à pointe d'obsidienne traquent un camélidé sauvage, le « guanaco ». Ces scènes de chasse, peintes en rouge et en noir sur des auvents rocheux, rappellent un peu les scènes de chasse au cerf du Levant espagnol.



Piroguiers et navigateurs

Pour pénétrer à l'intérieur du nouveau continent, les chasseurs empruntent longtemps les grandes lignes du relief : les côtes, souvent inhospitalières, et surtout les hauts plateaux, orientés du nord au sud, qui suivent la chaîne des montagnes Rocheuses. Puis les hautes terres du Mexique, enfin celle des Andes : ainsi atteignent-ils le cap Horn.

Vers 10000 avant J.-C., la langue de terre qui constitue l'isthme de Béring a disparu. Un détroit sépare maintenant les deux continents, interdisant tout passage terrestre. Aussi la seconde vague de peuplement viendra-t-elle par la voie des mers. Peu après, au fur et à mesure que s'élargissent les bras de mer, les hommes s'habituent à la traversée, et la tradition maritime finit par s'établir solidement.

L'Arctique est une région glacée, sans forêts. Mais les premiers chasseurs ont appris à utiliser les peaux des animaux et à les coudre. C'est pourquoi, en l'absence de bois, les embarcations seront faites de peau cousue.

Une curieuse survivance est celle des « coracles » de peaux, embarcations que l'on observe aujourd'hui

dans les îles d'Aran, sur la côte orientale d'Irlande. Ils rendent crédible le récit de saint Brandan, qui date du VI^e siècle de notre ère.

Du Japon en passant par les îles Aléoutiennes, ou plus directement parfois, les piroguiers franchissent le Pacifique Nord. Ils longent les côtes au plus près, y installent d'abord des villages de pêcheurs. Mais le climat froid et brumeux des côtes les incite à gagner les hauts plateaux ; ils s'y fixeront et apprendront à travailler la terre.

Chef viking audacieux, Thorfin Karlseini débarque vers l'an mille sur le Vinland, le Pays du Vin, c'est-à-dire la côte de l'actuel État du Maine. Le pays est riche de saumons et de verts pâturages ; la vigne sauvage y pousse. Mais cette aventure, plus sérieuse que celle de saint Brandan, sera sans lendemain. Il faut attendre Christophe Colomb !

Les Vikings rencontrent les Skraelings, les « sauvages » d'Amérique





A l'extrême Sud du continent américain, les Alakoufs et les Yahgans, sans cesse refoulés par de nouveaux arrivants, atteignent enfin le bout du monde, l'inhospitalière Terre de Feu. Ils vivent, complètement nus, de la collecte des coquillages, sous un climat froid, aux pluies et tempêtes permanentes.



Remontant le courant froid de Humboldt, issu du pôle Sud, les piroguiers ongent les côtes andines. La stabilité de leurs embarcations est assurée par deux petites coques latérales jouant le rôle de « balancier ». Les émigrants s'établiront à Valdivia, au Pérou.



Un récit irlandais du ^{vi} siècle de notre ère relate le merveilleux voyage de saint Brandan, parti de la côte orientale d'Irlande vers l'Islande, le Groenland et les côtes d'Amérique. Son embarcation est un « coracle » constitué de trente-deux peaux de bœuf, fixées sur une armature en osier.



Voisins de la mer et des étroites plaines littorales dominées par les premiers contreforts des Andes, s'installent de petits villages de pêcheurs. Pour échapper aux brumes littorales, ces premiers habitants du Pérou, remontant les profondes vallées, coloniseront les plateaux.

Lorsque le climat s'adoucit, après la dernière phase glaciaire, le pont de Béring se rétrécit peu à peu. Seuls émergent encore quelques sommets terrestres : les îles Aléoutiennes. Les chasseurs les utilisent comme les pierres d'un gué et, d'île en île, gagnent l'Amérique. Ils ne disposent pas de

gros troncs pour creuser des embarcations. Elles sont donc formées d'une armature légère, branches ou gros ossements, revêtues des peaux cousues du gibier chassé. Les piroguiers des Aléoutiennes connaissent la « merveilleuse aiguille », comme leurs contemporains, les Magdaléniens d'Europe.



Des chasseurs et des pêcheurs astucieux

Une économie bien conçue est souvent fondée sur la chasse d'un animal courant dont on utilise toutes les parties. Il en est ainsi de la « civilisation du bison ». « Tout est bon » chez cet animal : la chair pour nourriture, les tendons et les nerfs pour bander les arcs, les cornes utilisées comme récipients, les os pour fabriquer des outils, des perçoirs ou des poinçons, l'omoplate, une vraie pelle pour creuser la terre, la graisse pour garnir les lampes et s'éclairer. Jusqu'aux excréments qui, une fois séchés, assurent le chauffage.

Les Indiens des plaines tempérées du Far West ont longtemps vécu du bison, comme nos chasseurs magdaléniens d'Europe, quelques millénaires avant eux. Mais, stupidement, le XIX^e siècle a massacré impitoyablement et les bisons et les Indiens qui ne pouvaient subsister l'un sans l'autre. Voilà une page d'histoire qu'il est difficile d'oublier !

Dans les terres plus froides du Nord du continent américain, d'autres civilisations vivent de la chasse au grand cerf, le wapiti, ou de la chasse au renne, le caribou. Plusieurs millénaires auparavant, l'Europe

préhistorique connut des civilisations chasseresses de même nature.

La mer, meilleur refuge que la terre, plus accueillante aux animaux comme aux hommes, maintient plus longtemps ces économies « animales », telles celles de la baleine et du phoque, dans les étendues glacées de l'Arctique. Pour un temps survit l'économie du saumon, poisson aux migrations régulières, prévisibles, et que l'on peut conserver dans des sécheries, même en dehors de la campagne de pêche. La grande et dense forêt équatoriale, qui s'étend du tropique du Cancer au tropique du Capricorne, n'offre que des possibilités de chasse ou de pêche aléatoires et misérables. Elle est en outre très difficile à pénétrer. L'homme y sera toujours peu nombreux, très isolé, coupé des influences extérieures.

Dans le détroit de Magellan, entre les hautes fa-ases de la Patagonie et de la Terre de Feu, des pêcheurs font avancer leurs embarcations en écorce de bouleau : les Yahgans chassent les koutres de mer à la lance et à la fronde





Dans un des bras innombrables du fleuve Marañon, au cœur de la forêt amazonienne, le chasseur utilise le « sarbacane », un bambou long de plus de 3 mètres. Il projette, en soufflant, les flèches mortelles, enduites d'un poison violent, le curaré, contenu dans un petit pot pendu autour du cou.



Six troncs de balsa défilés en grosses planches, forment le radeau. Le palsa, bois de très faible densité, est comme l'éponge, grand porteur sur l'eau. Poussés par leurs embarcations à voile triangulaire, ces Indiens d'Amazonie descendent la Madre de Dios, issue du plateau bolivien.

Le wapiti, grand cerf des plaines de l'Ouest, magnifique bête de 400 kilos, est méfiant et rapide. Deux Indiens se camouflent sous une peau de cerf, collée d'une ramure. Ils utilisent la démolition de l'animal. Ainsi, approchent-ils plus facilement pour lui décrocher leurs flèches.



Chasseurs de baleines et de phoques, les Esquimos du Grand Nord vivent dans des cabanes enterrées, au toit soutenu par des côtes de baleine. Le « qumax », embarcation de cuir, est indispensable pour la chasse en mer. Un « qumax » repose ci, sur des picquets pour séchage et réparation.

Sur la côte occidentale du Pacifique, un puissant torrent, devalant des Rocheuses. Sur un « rap de », les Indiens établissent un barrage de filets en fibres d'orties, doublé de lignes flottantes comptant jusqu'à 100 hameçons. À l'automne, la remonte des saumons permet une pêche miraculeuse.



Les paysans au travail

Chaque continent se caractérise par une plante spécifique : le blé en Europe, le sorgho en Afrique, le riz en Asie et, en Amérique, le maïs. Lorsque les paysans agriculteurs remplacèrent peu à peu la simple cueillette, ils firent du maïs un dieu. Le dieu « Maïs » est accompagné du dieu de la Pluie, Tlaloc, car l'eau est nécessaire à sa croissance. Avec eux, le Vieux dieu du Feu et celui du Jaguar, les représentants des forces naturelles volcaniques et du monde animal des chasseurs, symbolisent la vie des Indiens.

Le maïs est inséparable de l'Amérique depuis les origines de la paysannerie précolombienne. Le plus ancien maïs sauvage est connu vers 7000 avant notre ère : c'est une maigre plante des steppes donnant une douzaine de petits grains. Il trouve un climat propice dans la sèche vallée de Tehuacan. Depuis, une sélection rigoureuse a permis d'obtenir les lourds épis actuels, donnant 200 fois plus de grain que le maïs sauvage. On en compte plus de 1 500 variétés !

Ces progrès sont dus à l'irrigation : depuis des millénaires, des canaux amènent l'eau dans la vallée de Tehuacan. Cette expérience heureuse, aussi ancienne sans doute que la culture du blé en Égypte, fut tentée sur d'autres graines et plantes sauvages : les haricots (le « frijol »), les citrouilles, les Calebasses, les tomates, les piments, le coton. On pense que, vers 3000-2000 avant notre ère, la population de la vallée était 40 fois plus nombreuse qu'aux environs de 7000. Au début de notre ère, elle était 150 fois plus nombreuse qu'à l'origine ! Si, aux mêmes époques, la population préhistorique de la France avait connu semblable essor, elle aurait atteint 75 millions d'habitants au temps de Jules César, au lieu des 7 millions qu'elle comptait alors !

De telles données numériques, bien que supposées, expliquent pour une large part le prodigieux développement des civilisations urbaines précolombiennes, avant que les Espagnols ne viennent brutalement les interrompre !

Les « andennes » de Pisac dominent la profonde vallée de l'Urubamba qui, plus loin, coulera au pied du Machu Pichu. Sur ces terrasses irriguées, les Incas travaillent le sol avec des houes et des haches de pierre (nous sommes au néolithique). Ils plantent déjà un « maïs blanc », à la qualité encore inégalee



Dans la vallée de Tehuacan, au nord de Puebla, les paysans creusent des rigoles pour irriguer de jeunes plants de maïs ; la présence de cactus candélabres dénote le dessèchement du sol. Les abris, qui s'ouvrent au deuxième plan, sont habités dès le VII^e millénaire par des agriculteurs.



Le marais de Texcoco est creusé en canaux délimitant des rectangles de terre surélevée portant des cultures de légumes et de fleurs : les « chinampas ». En langue indigène, le nahuatl, on les désigne par le nom de « xoch milco » qui signifie « jeu des champs et des fleurs ».



Sur l'altiplano bolivien, 3 000-4 000 mètres, qui est dominé par les glaciers des Andes, un atterrage de « guanacos » traîne un araire. Les femmes font sécher les feuilles des arbustes de « coca » : hauts de 1,50 à 2 mètres, que les hommes ont ramassés.



Dans une clairière d'Amazonie, dégagée par le feu, les femmes colorent les racines gonflées du manioc entre les souches à demi calcinées. Elles en remplissent de grands paniers de spartène, portés à tête d'homme à l'aide de la technique du bandeau frontal.

Un village indien des grandes plaines de l'Ouest : les tentes-cabanes caractéristiques, les « tipis », sont formées de 13 troncs jointifs sur lesquels on jette des peaux soigneusement cousues. Des wapiti aux grandes ramures, peints en rouge, décorent le « tipi » de gauche. Les femmes

recueillent les fruits du sorbier dont la fermentation donne une boisson alcoolisée. D'autres surveillent de jeunes plants de tabac aux larges feuilles une fois séchées, elles alimenteront le calumet, pipe à long tuyau que fume le chef du village.



Les pêcheurs des montagnes

Les lacs, comme les rivages maritimes, fixent les populations attirées par les ressources conjuguées de la terre et de l'eau. Les contacts des deux éléments ont toujours favorisé l'organisation de la vie sociale et expliquent souvent le développement de civilisations originales.

Les Ourous du lac Titicaca, à 4 000 mètres d'altitude au cœur des Andes, sont sans doute les plus anciens représentants des immigrants entrés par l'isthme de Béring. Au début de ce siècle, ils déclaraient eux-mêmes : « Nous, le peuple du Lac, nous ne sommes pas des hommes. » Ils croyaient précéder les hommes, et même le soleil ! De nouveaux arrivants, les Aymaras, les ont chassés du rivage et repoussés sur le lac même. Ils durent alors vivre des seules ressources de l'eau. La base de leur nourriture devint le roseau, le « totora ». Les rhizomes des totoras étaient mangés grillés, bouillis, ou écrasés en farine délayée dans de l'eau. Les Ourous aimaient en sucer la moelle légèrement sucrée et en tiraient aussi une boisson fermentée. A ce menu, s'ajoutent les poissons du lac, les œufs collectés dans les nids des oiseaux aquatiques

(comme font les habitants de la Terre de Feu), quelques oiseaux tués à la chasse.

Les Ourous ont cependant adopté les tissus aymaras : de larges bandes d'étoffe pourpre, bariolées de bandes brunes, portées en « poncho » avec un simple trou central pour passer la tête.

Seul matériau disponible, le totora permet de construire des huttes meublées de nattes, et surtout ces longues embarcations aux pointes relevées, formées de bottes de roseaux très serrées qui les rendent étanches. Ces mêmes formes d'embarcations originales se retrouvent sur les lacs et marais d'Argentine intérieure, sur la côte péruvienne du Pacifique. Mais aussi sur l'île de Pâques, sur les rives du lac Tchad, dans les marais et sur les rivages du Nil où l'on utilise le papyrus. Le navigateur Thor Heyerdahl réussit voici quelques années à franchir l'Atlantique sur des embarcations faites de ces boudins de papyrus tressés, *Râ I* et *Râ II*.

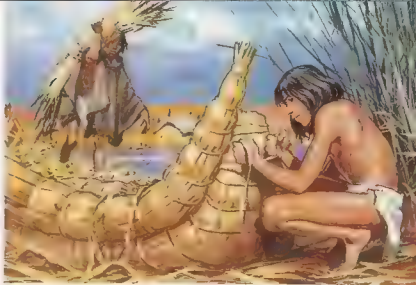
Le bambou est la véritable richesse des Ourous. Les barques seront confectionnées à partir des bottes de totoras qui séchent devant les huttes





A l'extrémité de la terre de Feu, les hautes falaises du clipihorn sont à fait au sud de l'Amérique abritent une multitude d'oiseaux de mer. Les Fugens illabriques de leurs étroites pirogues, escaadent dangereusement les escarpements pour s'emparer des œufs dans les nids.

A plus de 2 000 mètres d'altitude, le lac de Patzcuaro, sur les hauts plateaux mexicains accue le une population originale de pêcheurs de montagne. Montés sur leurs pirogues pour attendre les rivages des lacs, ils utilisent de grandes nasses à double poche et double ouverture, fixées de part et d'autre



Le totora, tige d'un et flexible qui pousse dans les eaux basses du lac, est à plante universelle du Titicaca. Couées en grosses bottes, les roseaux sont rassemblés en boudins qui, ficés les uns serrés et groupés, forment des embarcations aux extrêmes relevées.



La brise du Titicaca pousse lentement le grand radou de roseaux à fond plat, porteur de trois grandes voiles jaunes faites aussi de roseaux. Des modèles réduits d'embarcations semblaient en pierre, un site découvert dans l'île de Pâques, en plein océan à 3 500 kilomètres des Andes.

d'un long bâton. Lorsque le pêcheur relève sa nasse, on dirait les ailes d'aphanes, d'un gigantesque papillon. Au coucher du soleil, ces filets brillent de multiples poissons nacrés. En plein blanc, à la chair très fine



La maison, des plaines aux hauts-plateaux

Chaque peuple bâtit sa maison selon sa région, son mode de vie, et choisit ses matériaux selon les ressources locales. Quelle considérable et étonnante diversité nous rencontrons sur ce continent qui s'étend de l'Alaska et de la Terre de Baffin, pays de la banquise, jusqu'aux froides régions de la Terre de Feu et du cap Horn où règnent pluies, vents et tempêtes !

Dans le Nord, voici la maison trapue faite de rondins pour résister au froid et aux lourdes chutes de neige ; ou la tente conique du chasseur itinérant qui jette quelques peaux de bison sur des perches assemblées. Sous les climats plus secs, les maisons sont constituées de briques d'argile séchée au soleil ou de moellons de pierre, selon la nature du sol. Au centre des Amériques, on traverse les profondes forêts tropicales au climat chaud, lourd et humide. La cabane maya occupe des plates-formes artificielles de terre, au-dessus des marais et des fièvres ; elle est construite légèrement avec ses parois de roseaux où le vent peut circuler, apportant sa fraîcheur, mais aussi en raison des fréquents tremblements de terre. En revanche, le temple inca fixe solidement ses massives fondations de pierres énormes. L'une doit se reconstruire rapidement, l'autre se doit de résister ! Sur les hauts plateaux boliviens et péruviens, l'altiplano, entre 3 000 et 4 000 mètres, la maison s'enfoncé, pour résister au vent, pour lutter contre le froid. Les pêcheurs du lac Titicaca dispersent leurs habitations le long des rivages ou sur des îles mouvantes de roseaux.

Le très jeune continent américain offre plus de variétés dans ses habitations que le Vieux Monde n'en a produit pendant le million d'années de son existence. C'est que l'homme précolombien, devant s'adapter à l'extrême diversité de ses paysages et de ses climats, de ses économies et de ses genres de vie, a su faire preuve d'un esprit inventif remarquable que les Conquistadores vont étouffer et détruire à jamais.

Les vertigineux cañons calcaires du Mesa Verde se trouvent dans le Colorado. Les indiens pueblos superposent les maisons d'argile et de pierre de leur village sous l'énorme surplomb des falaises protectrices



Sur les plateaux méridionaux de la Patagonie, cet auvent de branchages abrite une famille d'Alakaloufs. Ils vivent nus, le corps enduit de grasse de baleine. Après Christophe Colomb, l'usage de vêtements séchant directement sur le corps provoquera une tuberculose qui les décimera



Les Eskimos vivent de chasse et de pêche sur la Terre de Baffin. Ils construisent des igloos hémisphériques : les grosses briques de neige glacée sont découpées avec un couteau. Les blocs sont ensuite assemblés avec de la neige fraîche qui, en gelant, colmatera les fentes

Dans la forêt du Yucatan, percée de clairières où croît le maïs, les Mayas montent leur case avec des roseaux dressés laissant passer l'air. Les feuilles de palme entrelacées préservent des pluies violentes. Quelques harnacs accrochés composent tout le mobilier



Ces maisons trapues, en rondins ou en planches grossièrement débitées, occupent une clairière de hauts sapins Douglas en Colombie briannique. Les toits à deux versants sont peu pentus, à cause des pluies et de la neige. Les mâts-totems peuvent atteindre 20 mètres

A Teotihuacan, la « cité des dieux » montre un plan au quadrillage régulier. Au pied de la pyramide du Soleil, une maison caractéristique : ses pièces carrées s'ouvrent sur un « patio-marché » et des escaliers permettent d'accéder au niveau supérieur et aux terrasses





La cuisine au maïs

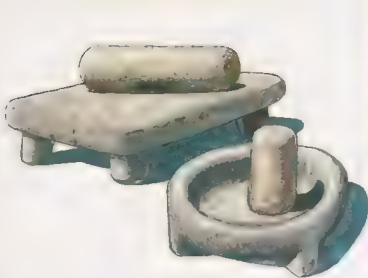
Les premiers épis de maïs, petits et peu nombreux, apparurent dans la région de Tehuacan, au nord de Puebla. Grâce à l'irrigation, ils se développèrent et, devenus plus résistants, ils s'étendirent sur les côtes du Pacifique, au nord jusqu'à la basse Californie, au sud, dans toute la région andine, jusqu'à la Patagonie. Ce sont les axes que suivirent les premières migrations, sur lesquels naîtront les grandes civilisations urbaines.

Le maïs, la céréale caractéristique du continent, s'y consomme sous les formes les plus diverses. Il se croque cru. Maïs grillé sur une pierre brûlante, il devient friandise recherchée. Les grains, détremés dans un mélange d'eau et de chaux, écrasés par les « métates », forment une pâte que l'on pétrit à la main. Cuite, elle donne la galette qui forme, encore aujourd'hui, la base de la nourriture des Indiens, du Rio Grande, à la frontière des États-Unis, jusqu'à l'extrême Sud. On roule, à l'intérieur des galettes, morceaux de viande ou purée de haricots, piments écrasés ou filets de poisson. Des légumes s'ajoutent aux fruits nombreux, les plus divers : papaye, man-

gue, goyave, agrumes, banane, noix de coco, fruit du nopal (variété de cactus), selon les terroirs et les climats. Agave des terres sèches, le « maguew » croît très lentement, ne fleurit que vers dix ans, avant de mourir. Il donne une hampe florale jaune, haute de plusieurs mètres, qui confère au paysage mexicain son caractère très particulier.

Plante universelle, le maguew connaît de multiples usages. Sa base conserve un liquide qui abreuve l'Indien traversant le désert. Exploité rationnellement, il fournit 500 litres de sève qui, fermentée, donnera le « pulque », boisson alcoolisée dangereuse dont les Aztèques n'autorisaient la libre consommation qu'à partir de l'âge très raisonnable de 70 ans !

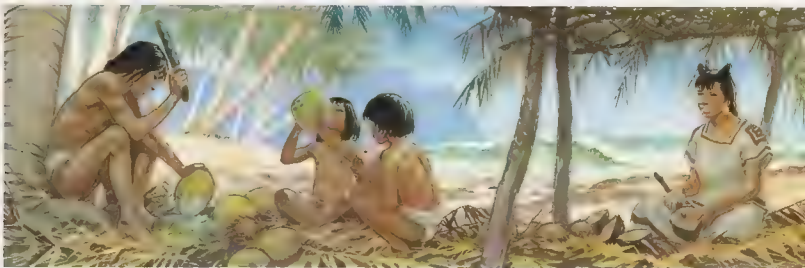
Coupé à mi-hauteur des tiges avec la faucille d'obsidienne, l'épi de maïs est dégagé, ramassé dans un panier et sèche sur des claies. La récolte du maïs, première plante nourricière portée au rang d'un dieu, est l'objet d'une grande fête.



Des instruments culinaires très perfectionnés ! Meules et broyeurs, les métales sont taillées dans les basaltos volcaniques du Popocatepetl. La métate rectangulaire écrase le maïs. Une autre, circulaire, broie les piments verts ou rouges.



Le long vestibule d'une habitation de Mila est décoré de frises colorées où dominent les motifs géométriques qui rappellent la « grecque ». Une jeune Mixtèque broie les « frijols », les haricots. Elle ajoutera des piments pour donner toute sa saveur à cette purée fade.



Une forêt exubérante, étouffante, couvre les montagnes abruptes de l'isthme de Tehuantepec, au cœur de l'Amérique centrale. Elle s'étend jusqu'à la mer du golfe de Vera Cruz ses cocotiers aux longues palmes frémissantes. Ces grandes feuilles fournissent une couverture aérée aux auvents légers.

Le maguaw est une providence pour l'indien. Sa base contient plusieurs litres d'un liquide douceâtre très apprécié. On l'aspire avec des petites de roseau dans une calabasse. Emmagasiné dans une jarre de cuir ou un grand vase, on le laissera fermenter pour obtenir le « pulque ».



qui préservent d'un soleil ardent. Quel plaisir de goûter la fraîcheur du lait de coco aspiré à même la noix, fendue par une épaisse lame d'obsidienne, d'apprécier la chair blanche et parfumée ! Tout proches, les flots verts du golfe apportent leurs embruns salés.

Avec quelle attention gourmande ces jeunes enfants attendent le régal ! La mère cuit sur des pierres brûlantes la pâte dorée de maïs qu'onnera, croustillante, de savoureuses galettes. Elles forment la base de l'alimentation précolombienne. Des pierres restent en réserve sur le foyer proche.





Les potières de Tlatilco

Les rives du lac de Texcoco, aux eaux peu profondes, ont toujours attiré les populations. Les plus anciennes occupations datent de 24 000 ans : des chasseurs campant sur une plate-forme dégagée des galets de la plage. Ils utilisent alors des outils en andésite, une roche volcanique qui se travaille fort mal. Entre 1500 et 1000 avant notre ère, ce sont des paysans qui occupent à leur tour les rives du lac. A Ticoman, à Zacatenco, à Tlatilco, ils construisent des cabanes de roseaux, taillent l'obsidienne, d'un travail très facile. Tlatilco offre de l'eau, une fine argile et, pendant quelques siècles, du bois de chauffage pour les fours. Ce sera la grande métropole de la poterie ! De grands vases, pour contenir l'eau potable ou le « pulque », des silos de terre pour conserver les piments ou les grains de maïs, des vases plus petits pour préparer les soupes, de plus petits encore pour les sauces pimentées, de minuscules pour les parfums les plus étranges, sont modelés à la main.

Aux vases s'ajoutent d'innombrables statuettes, le plus souvent féminines, nues et fort délicates. On les retrouve dans les sépultures où elles accompagnaient

le défunt, parfois sous les maisons ou dans de grands cimetières comportant jusqu'à 300 tombes. Des déchets ménagers, des statuettes brisées ou en cours de fabrication s'accumulent dans des décharges de 8 mètres de profondeur.

Au début de notre ère, les artisans varient les modèles de statuettes. Les hommes y apparaissent plus nombreux. Des scènes réunissent des couples, une mère et son enfant. On fabrique de grosses têtes seules, des danseuses ou des acrobates, des monstres, des êtres bicéphales et des mutilés, des malades dont on peut établir le diagnostic ! D'énormes visages joufflus annoncent déjà les grosses têtes monumentales sculptées par les Olmèques, la civilisation-mère de l'Amérique.

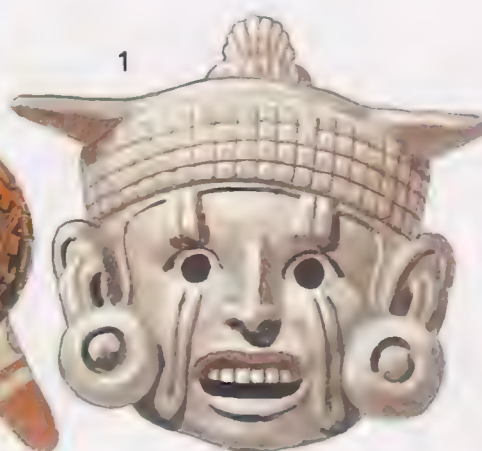
1 000 ans avant notre ère environ, le village de Tlatilco groupe de nombreux ateliers de céramique. La production est abondante et variée : vases culinaires, innombrables statuettes aux attitudes vivantes, destinées aux tombes



Surchargée de colliers, la potière péruvienne termine une statuette de style mochica représentant un guerrier. Le décor peint est polychrome, à motifs géométriques. Les spirales et les méandres rappellent la « grecque », mais ne doivent rien aux motifs de la Crète ou de la Grèce. Simple coïncidence !



Sur l'altiplano, près de la capitale inca Cuzco, on fabrique depuis des siècles, immuablement, des « adobes ». Ces briques d'argile, moulées entre des planchettes étroites, sont séchées au soleil et servent à construire les maisons.



Depuis le début de notre ère, la céramique des Andes offre une richesse considérable de formes et de décors. Les styles, chavin ou mochica, nazca ou chimu, permettent de les dater avec précision. La variété se trouve dans les formes : jarres ou récipients utilitaires, vases en forme de masque (1) ou

en forme de visages humains (2), dont certains sont de véritables portraits. Variété également dans les anses (3), les pieds (vase tripode, 4), et étonnante richesse des décors polychromes des vases de Nazca (4). Le vase à anse, dit « en étrier » (2), est un portrait réaliste de l'époque mochica.

Dans la pampa argentine, un Indien enduit de cire d'abeille sauvage (sans aiguillon !) un énorme récipient en fibre végétale finement tressée. La cire le rendra imperméable, comme une poterie. Son compagnon le décore en appliquant régulièrement des cordelettes sur la gangue de cire.

Un village du Nouveau-Mexique, au nord du Rio Grande, regroupe ses maisons d'adobes et de pierre près de la falaise. Un Indien pueblo tresse un grand panier évasé. Il appartient à la civilisation dite des « basket makers », les fabricants de paniers. Vers l'an 1000, ils adopteront la poterie.





Par le feu, la hache et la houe...

La vie collective des Précolombiens est fondée sur la collecte et la chasse; comme toutes les sociétés primitives, celle-ci respecte totalement la nature et ne la modifie guère. Les producteurs de nourriture (essentiellement des paysans sur le continent américain qui ne connaît pas l'élevage) doivent « fabriquer de la terre »! En effet, les sols ont besoin d'être aménagés pour produire des haricots, des Calebasses ou du maïs et des patates douces. Par le feu, la hache et la houe, on crée des clairières dans les forêts épaisses. Sur les flancs abrupts des Andes, on amortit les pentes en créant des paliers de culture. L'aménagement du sol est très différent selon les climats, car les reliefs, en Amérique, sont d'une variété considérable.

Ici, il faudra obligatoirement drainer le sol, lui enlever l'eau qui est en trop. On creusera donc des canaux dans les lagunes du lac de Texcoco, qui, depuis deux millénaires, groupe une nombreuse population sur ses rives, au cœur des hauts plateaux mexicains. On en creusera également dans les forêts du Peten, au pays maya, que des pluies abondantes

et continuelles transforment trop fréquemment en vastes marécages. Ces canaux exigent un entretien permanent. Leur abandon sera l'une des causes de l'effondrement de la civilisation maya.

Là, au contraire, il faut apporter l'eau qui fait défaut aux cultures. Les canaux d'irrigation de Tehuacan ont favorisé le développement et l'extension du maïs. Dans les Andes autour de Cuzco, de Pisac, dans de nombreux sites incas, des canalisations apportent l'eau bienfaisante et nécessaire, franchissant les ravins ou passant en tunnel sous les montagnes.

Le premier dieu que les paysans ont invoqué est bien Tlaloc, celui des pluies tant attendues. Dans les Andes colombiennes, au pays des « Trois Rivières », au-dessus de San Agustín, une roche de plus de 50 mètres carrés est taillée, sculptée dans le lit même d'un torrent. Toute la région est vouée au culte des eaux qui dévalent vers le Pacifique ou l'Atlantique.

Les premiers Aztèques, vers le ^{xv}^e siècle (au temps de notre guerre de Cent Ans), aménageant les rives du lac de Texcoco. Ils creusent des fosses, exhausser les terres, montent des barrages de fascines, amorcent des digues



Les ressources sont limitées au sein de la forêt amazonienne chaude, humide, étouffante. Le gibier est rare et la population très clairsemée. Des Indiens dégagent difficilement une clairière par le feu. Ils plantent à la houe de pierre quelques plants de patate douce ou de manioc.



Le maïs reste la grande ressource de ce village perdu dans l'intérieur des Andes. Les maisons, construites en « adobes » et couvertes de terrasses, s'adossent au versant abrité. Une vaste aire de séchage est aménagée. Un grand réseau de bois permet de retourner les lourds épis d'or.

Le barrage de fascines est consolidé. Son tracé est rectifié, soutenu par des pilotis. Il forme désormais une longue zigzag qui unit les rives du lac de Texcoco sur la terre ferme, à l'îlot central qui en devine à l'inverse. On



Faute de Huayna Pichu, à plus de 2 300 mètres d'altitude, les paysans incas aménagent les pentes raides du Machu Picchu. Ils creusent des paliers étroits, apportent et empiètent des pierres pour former des murets de soutènement. Ainsi s'édifient ces « andennes ».

approche de Tenochtitlan, la capitale « amphibie » des Aztèques. La petite cabane carrée en roseaux n'est autre qu'un édifice nécessaire pour assurer la propriété de la ville, le marquant les limites.





Les artisans de la pierre

Civilisations sans métal, les sociétés précolombiennes en restent aux techniques du néolithique européen, disparues sur le Vieux Continent depuis 3 millénaires. Les artisans de la pierre demeurent les seuls grands créateurs.

Si le bronze apparaît en Europe vers 2000 avant J.-C., le fer aux environs de 1000 avant notre ère, celui-ci ne sera apporté par Christophe Colomb qu'en 1492, deux millénaires et demi plus tard !

Ce retard dans la technique du métal n'empêche cependant pas la création de chefs-d'œuvre de construction. Toute pierre se travaille sans métal, par des procédés primitifs d'usure... à condition d'y mettre le temps. Le jade, très dur, si prisé des Olmèques industriels, se coupe avec une ficelle utilisée comme scie et du sable mouillé.

Chez les Incas, on débite les gros blocs en y creusant des mortaises alignées : ce sont des entailles où on loge des tenons de bois humidifiés qui feront éclater la pierre. Les constructeurs tolèques de Tula utilisent des tenons et des mortaises qui s'emboîtent, comme les constructeurs des grands mégalithes

de Stonehenge, près de Salisbury (Angleterre). Des pierres, même de plusieurs tonnes, s'ajustent parfaitement, à condition d'user les futures surfaces de contact avec un grès utilisé comme meule. Le plus dur basalte, le cristal de roche lui-même, s'use par piquetage avec un burin de quartz et un maillet. Le polissage terminal assure une finition parfaite. Un des chefs-d'œuvre de l'art aztèque n'est-il pas une terrifiante tête de mort, merveilleusement sculptée et polie dans un bloc de cristal de roche ?

Pour travailler des matériaux plus communs et plus aisés — le bois, l'os —, on peut utiliser des roches plus courantes. Tel est le silex en Europe, l'obsidienne aux Amériques, exploités dans des fosses ou des carrières à ciel ouvert, véritables entreprises collectives. L'obsidienne donnera naissance à des échanges suivis, d'abord sous forme de troc, puis commerce véritable. Elle sera le symbole durable du travail de la pierre en Amérique.

Tous les corps de métiers sont réunis sur le chantier maya de Pa'enque pour l'édification du palais, vers l'an 800 (Charlemagne règne alors à Aix-la-Chapelle) : architectes, tailleurs de pierre, charpentiers, sculpteurs de stuc



Sur les flancs d'un volcan dégageant encore des fumeroles, près du Popocatepetl, une expédition arrache et débite des blocs d'obsidienne. C'est un verre volcanique noir, dur et brillant, qui se taille très facilement. Les blocs sont évacués par des filets portés à l'aide d'un bandeau frontal.

Le monde précolombien ignore le métal, hormis l'or et l'argent réservés aux parures princières. On vit toujours à l'heure néolithique. L'artisan creuse et piquete un bloc de basalte avec un maillet de bois et un osseau en quartz. Il réalise une « métate », indispensable pour écraser le maïs.



Les Olmèques, de l'îlot de La Venta utilisent la même technique néolithique pour sculpter cette tête monumentale de plus de 2 mètres et pesant 20 tonnes. A l'arrière-plan, des hommes débarquent d'un radeau de balsa un bloc brut de basalte, provenant d'une carrière s'étend à 40 kilomètres.



Le jade, pierre de couleur vert tendre, est un matériau sacré chez les Olmèques. Statues, masques, bijoux, pendeloques sont en jade. Très dur, il est scoté au moyen d'une ficelle qui va et vient, creusant une rainure humidifiée et sablée au fur et à mesure.

Peu avant l'an 1000, les Toltèques dressent cet Atlante, représentant le dieu Quetzalcoatl et support de leur temple. L'entrée sera ornée de deux colonnes, au décor de « serpent à plumes ». Un maître artisan dégage le tenon qui va s'incruster dans la mortaise du tambour voisin.





Les secrets des architectes

Pour bâtir leurs premiers temples, les constructeurs ont tout d'abord pensé à entasser d'énormes tas de terre. Ainsi se forme la première pyramide d'Amérique, la pyramide circulaire aux quatre paliers étagés de Cuicuilco. Les pyramides et les hautes plates-formes des Olmèques de La Venta ou de Kaminal Juyu, près de Guatemala City, sont également en terre, comme les immenses tertres de l'Est du continent nord-américain.

L'érection de monolithes, des pierres d'un seul bloc pesant des dizaines de tonnes, semble bien être la deuxième grande étape de construction de toute architecture monumentale. Le monde n'y échappe pas. Aussi le grand menhir de Locmariaquer, en Bretagne, dresse ses 348 tonnes d'un seul jet.

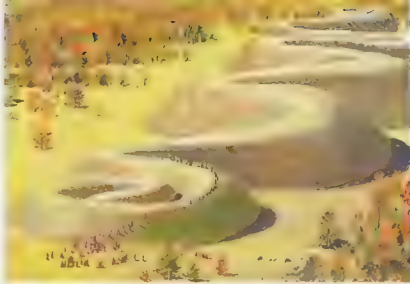
Les records précolombiens sont plus modestes : 20 tonnes pour la porte du Soleil bolivienne, 82 tonnes pour une statue de l'île de Pâques. Mais les monolithes d'Amérique ne sont pas des rochers bruts. Ils sont souvent taillés, piquetés, sculptés même comme la porte du Soleil, dressée sur le haut plateau des Andes. On estime à une année entière environ le

façonnage d'une grande statue de l'île de Pâques ! La troisième étape de la construction, logique mais aussi chronologique, est l'entassement de blocs bruts, de pierres taillées, de briques d'argile. Les architectes et les tailleurs de pierre incas emploieront, surtout pour la base de leurs murs, des pierres de plusieurs tonnes. La « vraie » construction, elle, dépasse le stade de l'entassement ; elle fera usage du tenon et de la mortaise, inventions des forestiers et des bûcherons. Grâce à l'acquisition de ces techniques, les constructeurs pourront débiter de gros blocs de pierre, puis les transporter jusqu'au lieu d'assemblage. Les colosses de l'île de Pâques peuvent ainsi être considérés comme d'énormes « jeux de construction ». C'est encore les supports charpentés, dus aux bûcherons, qui faciliteront l'édification des voûtes ou l'exécution des grandes frises monumentales d'Uxmal, de Chichen-Itza ou de Palenque.

Vers le ^{xv}e ou ^{xvi}e siècle, sur le haut plateau des Andes boliviennes, la capitale, Tiwanaco, voit se dresser la porte du Soleil. Ce monolithe d'andésite de 3 mètres de haut, large de 4, pèse près de 20 tonnes.



Trois siècles avant notre ère, trente peuples des travailleurs portant 20 à 30 kilos de terre arrosée à l'aide du bandeau frontal, édifier la pyramide carrée de Cuicuilco, proche de Mexico. Les ouvriers mouraient mesurant 130 mètres de longueur et 120 mètres de largeur.



Derniers colons, le l'Ohio, affluent de la rive gauche du Mississippi, les Indiens Hopewell ont fait de grands constructeurs de terres où ils enterrent leurs morts. Vers 2000 ans, ils édifieraient les mêmes formes, formant un serpent, longue d'un demi-kilomètre et haute de 10 mètres.



Les égyptiens n'avaient d'outils ni de roues, ni de leviers, ni de machines pour construire une vaste et ensoleillée, chaque année, ils font l'année entière. La porte de la voute est en bois, les ouvriers travaillent à l'aide de pierre aux motifs orangés, les constructions d'Egypte.



Les murs incas du Cuzco sont faits de blocs de pierre, les uns, les autres, les blocs de pierre, posant plus de 100 tonnes, ils sont à l'aide de temps, des blocs servant à construire des murs pour la ville. Dans certains, ils ont la surface d'un bloc, à la main et au son humide.

Les anciens Pascuans, habitants de l'île de Pâques, dans le Pacifique, roulent sur une rampe artificielle à l'aide de « coiffes » de tuf rouge. Ils reportent, un gros tonnage, ce que l'on enfonçait dans une mortaise de même forme, mesurant dans le son d'un bloc de tuf. Cela est la plus grande.

déjà son « chapeau ». La plus haute statue mesure 9,80 mètres et pèse 82 tonnes. La coiffe attend 2,40 mètres et pèse 11,5 tonnes. Encore l'écrit dans le front de la camère, la plus grande, inachevée, mesure 21 mètres.





Tenochtitlan, métropole de l'Amérique

La « Venise mexicaine » : c'est ainsi que l'on désigne l'ancienne Tenochtitlan, la future Mexico. Elle mériterait plus justement encore, par sa situation géographique et sa richesse, d'être considérée comme la « Venise du Nouveau Monde ». L'éclat et la puissance des deux Venises occupent d'ailleurs à peu près les mêmes périodes !

La capitale aztèque jouit d'une position unique, sur des îlots consolidés de la lagune, rattachés à la terre ferme par trois longues chaussées surélevées. Au ^{xiv}^e siècle, elle compte, pense-t-on, quelque 300 000 habitants : c'est alors la plus grande métropole d'Amérique. La plus « moderne » aussi, comme la plus fastueuse. Son plan offre un quadrillage régulier, impeccable, à partir de la grand-place dominée par la Grande Pyramide, dont le double temple est dédié à Tlaloc (dieu de la Pluie), et à Huitzilopochtli (dieu solaire de la Guerre). Quarante hautes tours s'ajoutent aux nombreuses pyramides, et les premiers « carrés » de la ville sont occupés par des résidences somptueuses encadrant des jardins fleuris. Plus éloigné, le quartier des artisans et des commerçants

grouille de monde. Badauds et chalands, portefaix avec leurs fardeaux énormes portés sur le front, s'activent sur les marchés quotidiens, rassemblant 60 000 personnes. Ils occupent toutes les places pavées de larges dalles, menant au Grand Temple.

Les petits artisans ouvrent d'étroites échoppes de barbiers, d'écrivains publics, de tailleurs. Ils travaillent la plume, les coquilles, l'argent, des matières semi-précieuses, l'onyx, l'obsidienne. On débite les lames de 25, de 50 centimètres de long ! Des magasins regorgent de bijoux d'or, d'argent, de parures de turquoises ou de plumes de Quetzal, de tissus de Mitla, de pendeloques d'onyx de Puebla, de peaux de jaguar, de puma ou d'ocelot... Des boutiques plus modestes étalent les produits de consommation courante. Toutes les ressources du monde aztèque convergent sur la capitale prestigieuse !

Le grand prêtre de Tenochtitlan, responsable du culte de Tlaloc à la Grande Pyramide, vient de consacrer le temple du bourg voisin d'Acattlan (actuellement Santa Cecilia). Il rejoint solennellement la capitale, porté sur un palanquin.



Au coin d'une rue, dans une échoppe étroite, l'écrivain public transcrit les comptes commerciaux de son client. Il utilise des symboles compliqués, les « glyphes », et un système de numérotation allant de 20 en 20. Un point égale 1, une barre égale 5. Il écrit sur des feuilles d'agave.



Malgré un système pileux plutôt cloué, comme chez la plupart des indiens, celui-ci vient de se « faire faire la barbe ». On utilise un fin couteau d'obsidienne au fil très coupant. À l'aide d'un miroir, également en obsidienne polie, le barbier fait apprécier son travail.

On trouve de tout sur le grand marché de Tlatelolco, proche de Tenochtitlan. Voici un demi-millénaire, celui-ci était le plus actif du monde aztèque. On vend de tout — même des esclaves provenant des dernières luttes entre



Une « Pompéi » mexicaine ! La petite ville de Copilco, proche du lac de Texcoco, est bâtie au pied du volcan Xitle. Les éruptions furent fréquentes. La dernière, vers 300, ensevelit la ville sous les cendres et les laves. Huit mètres de lave ne parvinrent pas à englober la pyramide de Cucurco.



Un étalage varié des produits de la Cordillère : peaux d'ocelots à la somptueuse fourrure, mportées de la forêt amazonienne, étroites ceintures brodées en poil de lama, paquets de plumes fines et colorées. Plus loin, l'éventaire modeste des céramiques domestiques.

tribus voisines. Les esclaves portent le carcan, pièce de bois courbiline fermée par une cavette de bois joignant les deux extrémités, solidement attaché au pilon de bambous. Le marchand fait l'art de





Sur les chemins du grand commerce

L'Amérique présente, du nord au sud, une géographie physique d'une grande complexité. C'est pourquoi les échanges commerciaux rencontrent, dans le monde précolombien, de grosses difficultés. Sur d'immenses territoires faiblement peuplés, aux ressources uniformes, les hommes ne ressentent pas naturellement le besoin de commercer. De l'Atlantique aux montagnes Rocheuses, les tribus indiennes se contentent de trocs limités, portant sur des produits locaux. On échange des fourrures contre du maïs, des objets de sparterie ou des céramiques contre du sel.

Les hautes terres, à 2 000 ou 3 000 mètres d'altitude, emprisonnées entre des chaînes montagneuses de 5 000 à 6 000 mètres, canalisent le peuplement ancien du continent. Les immigrants s'attardent dans ces régions dont le climat d'altitude est plus tempéré que celui des côtes et des plaines littorales au climat chaud et humide. Malgré la circulation rendue difficile sur ces hautes terres encadrées de montagnes abruptes, le commerce se développe, poussé par la croissance des grandes civilisations précolombiennes. On ignore la roue et l'on n'a pas d'animaux de trait ! Les marchands iront donc à pied, portant les fardeaux sur leur dos. Les fruits exotiques, les piments si recherchés, le coton et le cacao, les balles de latex recueillies sur les troncs de l'hévéa, les poissons pêchés dans les eaux chaudes du golfe de Vera Cruz gagneront à pied les hauts plateaux mexicains, pour approvisionner Tenochtitlan. Le guano des îles du Pacifique, les poissons et coquillages franchiront les dures Cordillères pour améliorer les terres des Incas et varier l'alimentation de Cuzco. Le précieux argent des mines andines sera convoyé jusqu'aux cités incas, escorté de gardes armés. Seul, le lama, un animal proche du chameau, vivant sur les hautes montagnes andines, sera domestiqué en Amérique du Sud. Il est capable de porter 45 kilos de charge, à raison de 45 kilomètres par jour. C'est le seul animal de bât. Mais en Amérique, les porteurs aussi sont résistants !

Les caravanes de marchands, pédestres, franchissent les profondes vallées des Andes par d'étroits ponts de lianes oscillant dangereusement au-dessus des torrents.



A douze heures de marche de Tenochtitlan, le marché de Toluca est très actif. On vend des fruits et légumes de la vallée, mais aussi des vanneries, des monnaies de céramique à usage domestique, beaucoup de vases aux pâtes rouges, brutes ou vernies, que des vases au vernis rouge ou noir.



Les couvertures qui encombreront cette boutique tentent un client de Tenochtitlan par leurs somptueuses couleurs et par la richesse de leurs motifs aztèques. On y trouve aussi le sarape poncho et la couverture individuelle fendue au centre pour y passer la tête. Un vêtement courant.



La pierre de cuisson, chauffée par un feu de braises, est brûlante. La tentation est grande de se délecter d'une savoureuse galette de maïs, dans laquelle on roulera une sauce épaisse de piment rouge.



La longue et tortueuse caravane de marchands et de lamas lourdement chargés chemine sur l'altiplano des Andes, à plus de 3 000 mètres d'altitude. Peut-être suit-elle une des routes de l'Inca, ces chemins que parcouraient sans cesse les courriers officiels portant les ordres dans tout l'empire.

Le « marché flottant » de Xochimilco fut créé sans doute dès l'arrivée des premières migrations sur le plateau mexicain. Les hommes découvrirent là des terres fertiles, faciles à travailler. L'eau, de la ligne côtière jusqu'à l'intérieur du

centre d'un plateau ou pontait les cactées annonçant les sécheresses. Les longues barques à fond plat permettent la circulation entre les îlots de jardins que découpent les canaux, et le transport des fruits et légumes.





Masques de plumes et étoffes d'alpaga

Les artisans, occupés à mille petits métiers, font preuve d'un esprit ingénieux et particulièrement créatif. La terre argileuse, détrempée et malaxée, pressée dans des cadres de bois, donnera des briques séchées au soleil, les « adobes », utilisées pour la construction. L'argile permet également de façonner des vases et des récipients de cuisine.

D'autres artisans transforment les fibres végétales. Ils réalisent de fines cotonnades avec des fibres de coton provenant des zones chaudes tropicales du golfe de Vera Cruz. Des tissus plus résistants ou plus grossiers sont obtenus par le travail de fibres végétales dures, extraites de diverses agaves, comme le « maguaw », le sisal, le hennequen. Les Mixtèques de la région de Mitla sont renommés pour leurs activités textiles. Les « barres de tissage » (on ne peut parler encore de « métier à tisser ») sont tenues par l'artisan. Les cordes de soutien sont attachées à un arbre ou accrochées à un piquet. Elles supportent les fils de chaîne. Avec sa navette de bois, le tisserand fait glisser alternativement les fils de trame, au-dessus et au-dessous des fils de chaîne. Le résultat obtenu est

une bande étroite, limitée par l'amplitude des bras de l'ouvrier. Les décorations sont très simples : bandes parallèles, bandes obliques, bandes au décor en V, de couleurs différentes.

Pour obtenir de grandes pièces d'étoffe, on assemble par couture plusieurs bandes. Si ces bandes sont exactement ajustées, on obtient de grandes pièces de tissu à décoration hachurée. Dans le cas où des décalages se produisent, du contact maladroit de deux bandes surgissent des motifs beaucoup plus complexes, des losanges ou des « grecques ». Ces motifs, fruit du hasard, seront ensuite systématiquement reproduits.

On utilise également des fibres végétales d'agaves, mais aussi des laines diverses. Elles proviennent de lamas domestiqués ou de vigognes sauvages. L'alpaga, variété de guanaco domestiqué, permet d'obtenir des tissus chauds et épais.

Ce « métier à tisser » très primitif de Mitla, produit d'énormes bandes de tissu. Ces bandes, assemblées avec plus ou moins de soin, forment des décorations inattendues que l'artisan n'a pas prévues.



Les longues feuilles du « maguey » sont laissées à détrempier pendant plusieurs jours. Les fibres les plus ligneuses, les plus solides, subsistent seules. Elles sont ensuite peignées et tissées pour donner des tissus très résistants. Cette préparation rappelle la celle du chanvre en Europe.



Voilà un artisanat original qui n'est pas à la portée de tout le monde ! Un indien d'Amazonie a entrepris de dresser des canoës, sur un affluent du Marañon. Il faut habiller le caïman, qui peut atteindre 6 mètres de long, à préférer les grenouilles à la chair d'indien.

Le travail délicat de la plume, pour fabriquer des chatoyantes parures, exige plusieurs techniques artisanales. À gauche se préparent les colles, à base de gomme d'hévéa. (Le caoutchouc, extrait par incision des hévéas, est connu des Olmèques 1 000 ans avant notre ère.) Au centre, un artisan prépare les



Chez les Indiens du Missouri, dans les immenses plaines herbeuses de l'Ouest, le chasseur utilise une peau de bison tendue pour y peindre ses exploits. Grattant une autre peau, l'indien prépare de quoi réaliser d'autres chefs-d'œuvre.

supports de roseau ou de bois légers, classe les plumes multicolores. L'artisan de droite procède à l'assemblage et au collage des plumes sur leurs supports. Il crée des parures, des masques, des couronnes, parfois même de véritables mosaïques de plumes.





Des parures d'or et d'argent

La parure, éternelle, orne volontiers les vivants et les morts. Beaucoup de pierres dures, des onyx, des jades, même le très dur cristal de roche, sont recherchées et utilisées pour faire des perles en forme de boules, d'olives ou de disques.

Pour les Indiens des Andes, l'or, plus rare que les matériaux communs comme le bois, l'argile ou la pierre, avait surtout une valeur symbolique et religieuse. Il représentait le Soleil, le dieu Inti, mais était aussi considéré comme un métal utile. Avec l'or, les seuls métaux connus étaient le cuivre et l'argent. L'or restait cependant réservé aux classes dirigeantes, aux chefs politiques et aux prêtres. Sa dureté permet de le travailler aisément et de le marteler.

L'or était largement employé pour les objets de parure, les pendentifs, les pectoraux, les bijoux d'or ornés de motifs géométriques répétés à l'infini. Laminé en feuilles, il se moulait sur des « formes » humaines de bois, donnant de merveilleux masques d'or qui laient le défunt au Soleil lui-même.

Les grands et les prêtres mangeaient dans de la vaisselle d'or. Parfois, ils ornaient de feuilles de ce

métal précieux les parois de leurs demeures et celles des temples.

Cependant, cet or abondant ne possède pas la valeur sociale et financière qu'on lui accorde dans l'Ancien Monde. Seule son inaltérabilité le rend précieux. Pour les Conquistadores, l'or n'est pas destiné à faire de la vaisselle ou à revêtir les pierres d'un monument. Pour eux, l'or représente le moyen d'acquérir la *puissance totale*. Lors de la conquête, ils exigèrent du Grand Inca prisonnier une énorme rançon. Ils feront remplir deux salles de 60 mètres cubes d'objets d'argent, une salle de 30 mètres cubes d'objets d'or, brisés, écrasés, laminés... pour tenir moins de place. Les Conquistadores ont rafié avec avidité tous les objets d'or qu'ils ont pu trouver. Mais les tombes, enfouies dans le sol ou sous des plates-formes de terre, réservent encore de nombreux trésors pour l'archéologie.

Au nord de Lima, dans les gorges de Montaro, un convoi de lamas lourdement chargés est escorté d'archers incas. La caravane descend des lings d'argent, extraits de mines situées à plus de 4 000 mètres d'altitude.



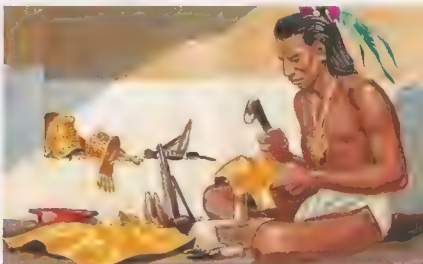
Proche de l'Amazonie, dans les monts Tumuc Humac, des Indiens utilisent la « batte ». C'est une coupe d'osier, très plate, qui permet de recueillir des alluvions du torrent. En secouant et en battant dans l'eau, on élimine les grains de sable. Reste un résidu plus lourd que le sable : la poudre d'or.



Dans la galène étroite où l'air manque, une fine poussière attaque les poumons. Un mineur dégaze à la pioche quelques morceaux de minerai d'argent. Derrière lui, un aide les trie pour les évacuer. La mine se trouve dans les Andes à l'altitude du mont Blanc.



Le prêtre, inhumé dans la nécropole de Monte Alban, portait sur la poitrine ce pectoral d'or, qui représentait le dieu de la Mort. Sur la plaquette de droite, figurent onze petites coupes en relief, une maison schématisée. Elles donnent le jour et le « mois » de l'année. 11. Mais son



Le travail de l'or se fait au marteau. L'or nauf est martelé pendant des heures pour obtenir une mince feuille de métal. Celle-ci est ensuite plaquée et « battue » sur une forme humaine en bois. Le masque d'or, inca ou aztèque, est souvent très ressemblant au modèle.

Le jade, couleur du jeune maïs verdoyant, donne sa valeur religieuse à de petites statuettes. A droite, un artisan débite un bloc de jade au maillet de bois et au ciseau. Son compagnon perce les éléments ainsi obtenus grâce à

un archet. Le mouvement de va-et-vient de l'archet se transforme en mouvement circulaire pour faire tourner le foret et perforer le bloc de jade. La jeune adolescente prend plaisir à essayer les colliers terminés.





De la naissance au mariage

Dans toutes les civilisations précolombiennes, chez les Indiens collecteurs du Brésil ou de la Terre de Feu, chez les Indiens chasseurs-mandans ou chez les Eskimos, les grands épisodes de la vie sont ordonnés, jalonnés, répertoriés. Les Mandans appliquent des rites d'initiation pour le passage de l'adolescence à l'âge adulte du guerrier. Ils exigent des jeûnes, des danses, des rites sanglants : l'adolescent doit se montrer aguerri, rebelle à la fatigue et à la souffrance, digne d'être enfin un homme. La vieille femme eskimo, elle, se sachant devenir un fardeau inutile à son clan, se retire volontairement dans la toundra glacée pour y mourir.

Les civilisations urbaines (Azèques, Mayas ou Incas) entrées en contact direct avec les Espagnols, restent les mieux connues. Elles possédaient de précieux « codex », récits transcrits des langues indigènes, enrichis d'images précises et naïves. Ces véritables bandes dessinées azèques permettent de suivre les grandes étapes de la vie quotidienne, de la naissance à la mort.

L'éducation du garçon est confiée au père. Celle de la

jeune fille revient à la mère. Dès l'âge de six ans, la fillette manie le fuseau pour filer la laine. Les enfants de dignitaires entrent au « calmecac », école et temple à la fois, entre six et neuf ans ; ils s'y préparent à la prêtrise ou aux plus hautes charges de l'État. Mais beaucoup fréquentent plus simplement l'école de quartier, le « telpochcalli ».

L'éducation religieuse, les jeûnes, les pénitences, y tiennent moins de place que dans le calmecac, tandis que les exercices et les chants militaires y sont prépondérants. Tous les jeunes Azèques vont à l'école. Et les plus humbles, s'ils sont méritants, peuvent entrer au calmecac, qui leur permettra d'accéder aux fonctions les plus élevées dans la hiérarchie sociale.

Le grand jour du mariage arrive enfin. Le premier geste des fiancés qui se retrouvent est de nouer ensemble les pans de leurs ceintures, geste symbolique de leur future union. Les invités apportent vœux et cadeaux, puis dansent. Des musiciens jouent de la flûte de Pan et du tambour. Quant aux « anciens », à droite, ils ont ce jour-là la permission de s'enivrer au puque.



La sage-femme présente le nouveau-né à la famille et aux serviteurs. Portant l'enfant, elle lui adresse des formules religieuses; puis le lave avec l'eau purificatrice de la déesse Chachiuhlicue, mère et sœur des dieux. Le baptême aura lieu dans les quatre jours suivants.



Leurs petits manteaux coquettement noués sur l'épaule droite, ces deux garçonnets vont à l'école, conduits par l'esclave domestique. Ils entrent au calmecac. L'enseignement est confié à des prêtres qui leur apprendront à bien parler, à s'exprimer avec la révérence et à se maîtriser.



Dès leur plus jeune âge, les fillettes sont destinées au service du temple. Les unes y reçoivent une éducation très stricte pendant quelques années. Vers l'âge de vingt ans, elles peuvent solliciter auprès de leurs maîtres et du conseil de famille l'autorisation de se marier. Les autres resteront au temple.

L'école utilise une vaste gamme de châtements corporels. Les parents veillent aussi à la discipline. Un père, mécontent de son fils qui a mal travaillé au calmecac, le châtie lui-même. Il maintient l'enfant au-dessus d'un feu de bûches, les bras tendus, jusqu'à ce qu'il se soit calmé.

portant le titre enviable de « prêtresses ». Elles exécuteront de magnifiques tissages brodés, prendront part aux rites, offriront l'encens aux divinités. Elles apprendront les chants sacrés qui accompagnent les grandes cérémonies religieuses.

Les exercices pratiques, même les plus rudes, jouent un très grand rôle dans la formation militaire des jeunes Aztèques. Il faut apprendre à se battre. Avec des armes et des boucliers adaptés à leur taille, ces jeunes gens d'un telpocalli s'affrontent durement devant un moniteur imposant.





Les jeux et les fêtes

Le jeu de pelote, ou « tlachtli », est né sans doute chez les anciens Olmèques, dans le pays du caoutchouc. Il réclame un vaste terrain en forme de « H » allongé. Deux équipes doivent faire passer une lourde balle de caoutchouc au travers de deux anneaux de pierre verticaux, scellés à 3 mètres du sol. On penserait à une partie de basket dont les paniers seraient verticaux. Les joueurs ne doivent toucher la balle qu'avec leurs hanches, coudes ou genoux. Plus tard, le tlachtli prit une signification religieuse : le mouvement de la balle symbolise celui du Soleil dans le ciel. La traversée de l'anneau matérialise le passage de l'astre au zénith.

Le tlachtli passionnait des foules nombreuses. Les grandes cités, comme Chichen-Itza, Tajin, Uxmal, Tikal, Copan, en possédaient plusieurs, de grandeurs différentes selon l'importance religieuse de la partie. Celle-ci donne lieu à des paris considérables, aux enjeux variés : vêtements, ou plumes, ou esclaves. Quant aux joueurs, l'enjeu est terrible : c'est la mort pour les perdants !

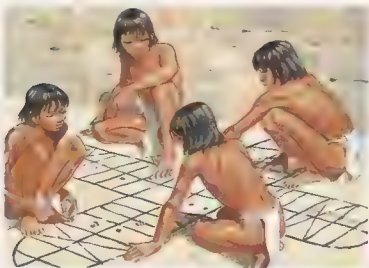
Le jeu du « volador », pratiqué par les ethnies du golfe

de Vera Cruz, reste pacifique, mais garde une valeur symbolique. Il participe aussi au culte du Soleil. A une première phase statique, constituée de chant, de musique et de danse au sommet d'un mât de 30 mètres, succède l'« envol ». Travestis en oiseaux, le corps tout emplumé, les 4 danseurs s'élancent d'un grand mât dans le vide, retenus par de longs câbles qu'ils ont soigneusement enroulés et pliés comme les cordes d'un parachute. En tournoyant la tête en bas, ils planent littéralement, exécutant des cercles de plus en plus larges, de plus en plus lents ; par un magnifique rétablissement, ils touchent enfin le sol.

Une foule enthousiaste se presse au jeu de pelote à Ch'chen-Itza dans la Yucatan. C'est le plus vaste terrain de jeu de toute l'Amérique - 75 mètres de long ! Deux équipes s'affrontent pour faire passer la balle de caoutchouc durci dans l'anneau vertical.



Les fresques récemment découvertes du temple de Bonampak permettent d'imaginer le faste des cérémonies mayas. Les hérauts annoncent le grand défilé des prêtres. Ils jouent une lente et saisissante mélodie, dans leur longue trompe de bois.



Des lignes, tracées sur le sol, en forme de croix, délimitent 52 cases, autant que d'années dans le siècle aztèque. Ce jeu ressemble à notre morille, où l'on s'agit de pousser un palet en sautant à cloche-pied. Ici, les petits Indiens jouent avec des haricots à une sorte de jeu de l'oie. C'est le « patoli ».

« Admirez mon adresse », dit le père eskimo devant sa jeune fille éblouie et son fils avide de l'imiter. Des dizaines et des dizaines de fois, l'embroche la boule d'ivoire sur son poignon. C'est le jeu du bilboquet, l'un des plus vieux du monde.



La danse du « volador » est caractéristique du golfe de Vera Cruz. Elle se déroule à l'aide d'un grand mât. Au sommet, trône le chef de danse jouant du « chamaya » (flûte de bambou) et du « tun » (tambour). Au-dessous de lui, tournent dans le vide les 4 danseurs-oiseaux (attachés par la taille).

La cadence du « balafon », lente et sourde, puis précipitée et sonore, rythme la danse des guerriers de Patagonie, porteurs de lance. Frappées par deux massues de bois dur, les planchettes font résonner les calebasses plus ou moins grosses, provoquant des sons de hauteur différente.





Les médecines du corps et de l'esprit

À l'époque de la Conquête, Bernardino de Sahagun reconnaît et exalte les connaissances médicales des Aztèques : « Ils possédaient une grande expérience et d'amples connaissances [...] sur les qualités et les vertus des herbes [...]. Il furent les inventeurs de la médecine. » Les marchés actuels offrent de riches éventaires de plantes, de graines, de racines, d'écorces, de champignons, qui guérissent tous les maux de la terre... indienne. Les Aztèques, aussi bien que les Incas, savaient réduire les fractures, immobiliser les membres blessés par la pose d'attelles, elles-mêmes maintenues par des lianes ou des fibres végétales.

Par succion, ou par incision à l'aide d'une lamelle tranchante d'obsidienne, ils pouvaient extraire la pointe d'une flèche brisée. La plaie est habilement recousue grâce à des piquants acérés et à des filaments fournis par le « maguew », comme on le ferait avec des aiguilles et du fil.

Les maladies mentales, aux causes mystérieuses, sont toujours redoutées. Les Péruviens soignent les abcès au cerveau par d'habiles trépanations : en ouvrant le crâne du malade, ils pensent permettre ainsi l'envol

des forces mauvaises. Ils raclent les os du crâne avec leur couteau d'obsidienne, pour isoler le secteur atteint. Ils percent l'os, avec un poinçon de pierre, détachent un morceau de la calotte crânienne, en rond ou en carré. Les archéologues ont découvert, dans la région de Cuzco, un crâne qui portait la trace de quatre trépanations successives, toutes quatre parfaitement réussies et cicatrisées. Le patient avait survécu !

Les esprits et les dieux sont volontiers appelés au secours de la médecine. Les rites les plus étranges et les plus mystérieux jouent leur rôle, parfois bénéfique à la santé morale du malade. Le chaman de la Terre de Feu chante pour appeler l'esprit de son ancêtre qui guérira le patient. L'Homme-Médecine des Indiens Crow préconise volontiers le bain de vapeur, car il est « offrande au Soleil » !

Le bain de vapeur purifie le corps. La sudation évacue les humeurs mauvaises. Un énorme foyer extérieur chauffe les parois et porte de l'eau à ébullition. Des servantes, à l'aide de grosses calebasses, aspergent d'eau bouillante les parois de la salle où s'enferment les « buigneurs ».



Ce patient s'est brisé la jambe en tombant d'un énorme manguiier qu'il escaladait pour y cueillir un fruit. Le membre sera immobilisé par des attelles de bois de balsa, solidement maintenues par des lianes. L'os brisé se ressoudera ainsi rapidement.



La saignée est aussi fréquente chez les Indiens mexicains que chez les médecins de Molière deux siècles plus tard ! L'incision est faite avec « le tranchant d'une lame d'obsidienne. Des piquants de « maguew », le cactus mexicain, écartent les lèvres de l'incision, facilitant l'écoulement du sang.

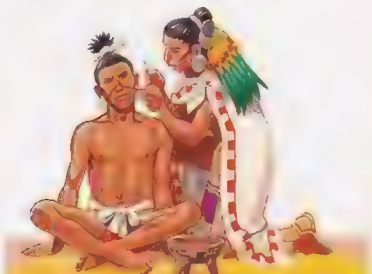


Le blessé porte une plaie au bras gauche. Elle le suppure dangereusement. La déchirure des chairs a été provoquée par une chute sur des rochers coupants et souillés. La sève fraîche de l'écorce d'un arbre « miracle », l'arbre de Yin, apaisera la douleur et activera la cicatrisation.



Une terrifiante crise d'épilepsie secoue le vieillard. Ce sont de mauvais esprits qui habitent son corps. Il s'agit, pris de mouvements désordonnés. Un « aide » le maintient fermement alors que le « médecin » lui fait ingurgiter une potion calmante, à base de suc de plantes.

Ces épines de « maguew » sont aussi de merveilleuses aiguilles de chirurgien. Fines et délicates, elles permettent de recoudre habilement la rainure du patient, déchirée par le coup de griffe d'un jeune jaguar. L'intervention sera invisible. Une magnifique chirurgie réparatrice !



Inexplicablement, le malade a perdu ses esprits. Il gît « animé ». De grands remèdes sont nécessaires. On fera le sacrifice d'un dindon, un des rares animaux domestiques sur le continent. On prélève le suc de ses glandes salivaires pour le faire ingurgiter au patient.



La vie au rythme des astres

A Chichen-Itza, vers l'an 1000, un curieux escalier en forme d'hélice, le « caracol », donne accès à une chambre d'observations astronomiques au sommet d'une tour colossale. Ce véritable observatoire est rectangulaire, muni de 7 fentes très étroites, donnant sur la campagne. Des visées permettent des observations précises : direction du sud ; position de la Lune lors de son coucher ; directions du coucher du Soleil le 21 mars et le 21 septembre lors des équinoxes (alors que les jours sont égaux aux nuits) ; directions du coucher du Soleil aux solstices d'été et d'hiver (alors que les jours sont les plus longs et les plus courts de l'année).

Dans le domaine de la pensée, le continent n'est pas en retard sur la vieille Europe. Les connaissances mathématiques sont remarquables dans le monde indien. Les Mayas utilisent un système à base 20 avec 3 signes seulement, dont le « zéro ». (Le zéro, connu vers le premier millénaire avant notre ère à Ceylan, sera introduit en Europe grâce aux Arabes, seulement vers le ^{vi}^e siècle.) Par un véritable génie dans le maniement des chiffres, les Mayas atteignent une

précision plus grande que celle de notre Occident dans les calculs astronomiques. Ils utilisent des chiffres entiers pouvant dépasser le milliard !

De même, le monde aztèque connaît le disque, comme le prouve le grand calendrier solaire de Tenochtitlan. Mais il en ignore l'application pratique : l'usage de la roue, même si, curieusement, sur le plateau mexicain, de fragiles roues d'argile sont montées sur des jouets, modèles réduits de charrettes. Les Aztèques adoptent le calendrier religieux maya et divisent le temps en cycles de 52 ans, le siècle aztèque. Ils y trouvent des repères pour comprendre et prévoir la succession des phénomènes naturels. Le calendrier maya est plus précis que le nôtre. Il comprend un calendrier religieux de 260 jours, divisé en 13 groupes de 20 jours, employé avec un calendrier civil, établi sur le Soleil, de 365 jours. Celui-ci comportait 18 groupes de 20 jours, soit 360.

Gravissons avec ces prêtres mayas l'escalier conduisant au grand observatoire astronomique de Chichen-Itza. Plus tard, les Espagnols baptiseront ce monument le « caracol » à cause de son escalier en hélice à vis.



Les Mayas comptent merveilleusement. Trois signes seulement : un point pour l'unité, une barre pour le nombre 5, un signe en forme de coquillage allongé signifiant « absence de valeur », ou « zéro ». Ce tableau donne les chiffres de 0 à 19.



Les llamas défilent sur un sentier des Andes. Le gros négociant recense les marchandises sur des « kipu », des ficelles d'un mètre de long d'où pendent des cordelettes à nœuds, de torsions et de couleurs variées. Du nœud simple, l'unité, on arrive aux nœuds complexes, jusqu'à 9.

Ce guerrier aztèque contemple une grande dalle circulaire de 3 50 mètres de diamètre, image de son époque, celle du « Cinquième Soleil ». Au centre de multiples symboles, le Soleil Tonatiuh figure un visage humain trant la langue, car assoiffé de sang.



Cette stèle maya reçoit l'hommage de l'encens d'un prêtre. Les glyphes de la paroi latérale restent indéchiffrés. La plus haute stèle connue date de 771 à Quingua, au sud du Guatemala, et mesure 10 mètres de haut.

Sur la place sacrée de Machu Picchu, perdue dans les Andes centrales à 2 300 mètres d'altitude, se dresse la « Pierre solaire ». Ce monolithe de forme étrange, à base trapézoïdale, taillé dans le rocher, est le cœur de la cité. Les prêtres incas y saluent chaque jour le lever du Soleil.





Au carrefour des hommes et des dieux

Les croyances des Aztèques, formées lentement au cours des âges, s'étaient enrichies des dieux empruntés aux peuples qu'ils avaient conquis. C'est pourquoi les Aztèques passaient pour les plus religieux des Indiens. Dans les lointaines origines, un couple suprême représentait le Feu et la Terre. Le Vieux dieu du Feu était figuré par un vieillard veillant gravement sur un brasero. Lors des repas, on lui offrait volontiers quelques miettes de galette et quelques gouttes de pulque. La vieille déesse Coatlicue portait une ample jupe, constituée de serpents menaçants, symboles des profondeurs souterraines. Les cultures, surtout celle du maïs, exigeant quantité de pluies sur les hauts plateaux secs du Mexique, provoquèrent le culte de Tlaloc, le très ancien dieu de l'Eau et de la Pluie. Il jouait un rôle majeur à Teotihuacan, la cité des dieux. Dans l'ancienne pyramide de Quetzalcoatl, Tlaloc alterne avec le « serpent à plumes » ; ses gros yeux ronds caractéristiques sont faits de cercles d'obsidienne. Mais le plus célèbre des dieux est sans doute ce « serpent à plumes », le divin Quetzalcoatl, symbolisant à la fois la mort (c'est un serpent) et la résurrection (il porte les plumes éblouissantes de l'oiseau Quetzal).

Les astres avaient une place importante dans le panthéon des Aztèques. Ils se considéraient comme le peuple du Soleil et adoraient le disque solaire. Ils lui offraient l'« eau précieuse », c'est-à-dire le sang humain, pour que le monde continue de vivre. La destinée de chaque homme dépendait étroitement des astres qui présidaient à sa naissance. Concilier les cultes dus aux dieux avec les exigences de ses propres planètes constituait l'essentiel de la vie et absorbait une part énorme des énergies et des ressources de chacun.

Au sommet de la pyramide d'Acabtlán, se dresse le temple consacré au Soleil mort et à Tlaloc, le dieu de la Pluie. Le grand prêtre les invoque, demandant la continuation de la vie et du soleil et des pluies bénéfiques indispensables au maïs.



Le Vieux dieu du Feu, représenté par un visage à nez porteur d'un brasero, est le plus ancien des deux. Sans doute fut-il inspiré des volcans dont les cônes, pyramides naturelles, dominent la lagune de Mexico. Un prêtre ve le sur la flamme du foyer symbolique.

Dans la grotte profonde de Baananché, que parcourt un ruisseau souterrain, une procession de prêtres transporte solennellement l'urne funéraire contenant les cendres d'un chef vénéré. Elle reposera auprès de dizaines d'urnes séchées.



Le grand Paac, souverain-prêtre de Yaxha, est mort. Comme en Égypte, son sarcophage monolithique repose dans la crypte ensevelie sous la pyramide des Inscriptions. La grande dalle grise pour l'emplacement du tombeau. Nous sommes au 6^e siècle.

À la fin du 13^e siècle, Saint Louis meurt à Tunis en 1270. Les incas arrivent de campement en campement sur les hautes terres des Andes. Leur chef Manco Capac, porteur d'un bâton d'or, cherche une région pour s'y fixer. Là où s'enfoncent son bâton, il fondera Cuzco.





Fils du soleil !

La civilisation aztèque a choqué les Européens par l'importance des sacrifices humains qu'elle exigeait. Peuple du Soleil, les Aztèques doivent le nourrir de leur propre sang. Les victimes sont très nombreuses. Les sacrifices humains firent l'objet d'une énorme propagande religieuse et politique. Les évêques espagnols y trouvèrent justification de la conquête impitoyable qu'ils assimilaient d'ailleurs à une véritable croisade. Par comparaison, le nombre des sacrifices aztèques, fut-il plus élevé que celui des victimes de l'Inquisition, des morts provoquées par les guerres religieuses qui ensanglantèrent l'Europe durant ce même xvr^e siècle, des condamnés que la Rome impériale envoyait aux jeux du cirque ? Dans le « cenote » de Chichen-Itza, au cœur du pays maya, les archéologues ont recensé 13 hommes, 8 femmes et 21 enfants précipités dans le gouffre, pour appeler la pluie bienfaisante ! Chez les Aztèques, les terribles conséquences de telles pratiques favorisèrent les guerres fratricides qui multipliaient les prisonniers destinés aux sacrifices. En cas de paix, on inventa la « guerre fleurie », tournois destinés à fournir des

victimes aux dieux exigeants. Enfin, et c'est le plus étonnant, nombreux sont les volontaires : chaque année, un jeune homme « parfait en tous points » s'offre en sacrifice à Tezcatlipoca, symbole de la constellation de la Grande Ourse et du ciel nocturne. L'élite parmi les nombreux candidats représentait le dieu lui-même. C'était lui qui périssait devant sa propre image, dans son propre temple, pour sauver le monde. C'est la chair même du dieu que le prêtre ou le fidèle absorbaient, exerçant un cannibalisme rituel, dans une sanglante communion. Mais tous, prisonniers, esclaves ou volontaires, s'offraient à la mort pour être assurés d'une éternité bienheureuse.

Plutôt que d'être condamné sa vie entière à de trop pénibles travaux, le captif a préféré périr sur la pierre des sacrifices, ce qui lui assurera une éternité bienheureuse. Il est étendu sur la pierre encore ruisselante du sang des précédents sacrifices. Le grand prêtre lui ouvre la poitrine d'un coup de son long couteau d'obsidienne et lui arrache le cœur. Il présentera cette offrande au Soleil.



Cette indienne, encore jeune, a perdu son époux sous les coups du tomahawk de quelque Sioux. En signe d'affliction, elle offre au grand sorcier de sa tribu (les Mandans du Missouri) l'un de ses doigts. Il sera tranché d'un seul coup de la hache de pierre.



De dures épreuves physiques marquent pour un adolescent le passage définitif à l'âge d'homme. Ces jeunes Mandans subissent l'épreuve de la pendaison. Les lents qui les supportent sont fixés à des chevilles de bois incrustées dans leur chair.

La plus haute pyramide de Tenochtitlan, la capitale aztèque, comporte 3 escaliers de 120 marches. Deux temples s'y font face : Huitzilopochtli, à droite, le dieu solaire de Mictl, à gauche, Tlaloc, le dieu de la Pluie. Des



Le « cenote » de Chichen-Itza, au Yucatan, est un énorme puits naturel de 60 mètres de large, ouvert dans le calcaire. C'est un lieu consacré à Chac, dieu maya de la Pluie. Paré de ses plus beaux atours, le jeune fille est précipitée dans le gouffre. Son sacrifice doit assurer l'arrivée prochaine de la pluie.

sacrifices collectifs se déroulent sur les degrés des monuments : 20000 victimes en 4 jours.





Les guerres fleuries

Chez les Aztèques, la guerre est présente dans tous les actes de la vie. L'esprit belliqueux ne quitte pas la vie quotidienne, même celle du simple citoyen. En effet, seul le métier de la guerre assure les plus brillantes carrières aux hommes capables de gagner tous les combats. Il n'est donc jamais trop tôt pour s'y préparer.

À la naissance, le cordon ombilical du nouveau-né est enterré sous le seuil de la maison ; si c'est un garçon, la sage-femme lui adresse un long discours, lui promettant une destinée de guerrier : « Ta mission est de donner à boire au Soleil avec le sang des ennemis. » Dès six ou sept ans, l'enfant entre à l'école, le « telpochcalli ». Les exercices militaires tiennent une grande place dans son éducation. Les travaux pratiques consistent en de véritables simulacres de combats. Vers l'âge de dix ans, en signe de maturité masculine, on lui coupe les cheveux, sauf une courte mèche sur la nuque. Pour la couper, il devra avoir fait un prisonnier au combat. Avec quatre prisonniers ou guerriers ennemis abattus, il deviendra vraiment adulte, citoyen à part entière, un « tequina ». Il aura le

privilege d'acquitter sa part d'impôts, de participer à l'administration et aux commandements de la cité. Celui qui n'a pu se distinguer reste homme du peuple. L'ambition extrême du tequina est d'être admis dans les ordres supérieurs des guerriers. Celui des « chevaliers-jaguars » qui portent la peau de ce fauve redoutable, ou celui des « chevaliers-aigles », le plus recherché. L'aigle n'est-il pas le symbole même du Soleil ! Car c'est pour le Soleil que le soldat combat. Grâce à la guerre sacrée, véritable « jugement des dieux », le guerrier doit fournir les prisonniers destinés aux sacrifices. Aussi la guerre a-t-elle des lois bien déterminées. Après le premier choc d'une bataille rangée, chaque combattant cherche à capturer son adversaire vivant plutôt qu'à le tuer. Des « aides » accompagnent les combattants, pour ligoter l'adversaire renversé. Le suprême sacrifice exige un prisonnier bien vivant !

La lutte est inégale. Armés de leurs longues lances à pointe d'obsidienne, de terribles guerriers mayas surprennent de pauvres paysans, terronnés, dans une clairière du Yucatan.



Voici l'heure du sacrifice. Les chefs de Bonampak rassemblent devant eux ceux qui vont mourir. Les prisonniers sont jetés sur les marches du temple. Le grand prêtre, au large manteau symbolique en peau de jaguar, flanqué de dignitaires, prononce la sentence de mort.

Le Grand Inca trône dans la lourde litière que portent 4 guerriers. C'est le chef tout-puissant de l'immense empire qui s'étend le long de la Cordillère des Andes. Une frange de pourpre barre son front, symbole de son autorité. Ses guerriers, pressés en rangs serrés, armés de casse-tête, de lance-



La guerre est terminée : on manquera de victimes pour les sacrifices. On organise alors des tournois où les vaincus seront sacrifiés. L'« Aigle » azèque à la lance-massue redoutable attaque un guerrier mixtèque.



« Victoire ! » s'écrie l'Inca, arrachant de la tête du guerrier abattu, le peau du crâne où s'implantent les cheveux. C'est le « scalp ». Pour l'indien, cette masse chevelue symbolise la force du guerrier vaincu. Désormais, c'est lui qui a possédé.

perres, d'arcs, sont nombreux ; on en compte 5 000 dans la citadelle de Sacsahuaman, aux remparts faits de lourds monolithes. La citadelle défend Cuzco, capitale de l'Inca. Mal organisées, terrorisées, les tribus rebelles ne peuvent que livrer de misérables combats.



L'or, opium des Conquistadores

« *Tierra ! Tierra !* (Terre !) », crie enfin un pauvre matelot de Séville, après 65 jours d'une difficile traversée à bord de la *Pinta*. Nous sommes le 12 octobre 1492. Colomb aborde une île des Petites-Antilles qu'il dénommera San Salvador. Il porte son uniforme de grand amiral. Au lever du soleil, Colomb débarque sur l'île avec ses compagnons, baise la terre et rend grâce à Dieu avec des larmes de joie. Au nom des souverains espagnols, il prend possession de l'île. L'énorme obstacle naturel de 6 000 kilomètres de mer qui sépare le Nouveau Monde de l'Ancien est franchi ! L'ère des Conquistadores commence. L'Europe recherche des terres neuves et inconnues. Elle est avide d'or et d'argent. Un intense zèle religieux la pousse à convertir ceux qui ne pensent pas comme elle. C'est l'ensemble de ces désirs puissants qui animera les conquérants de la vieille Europe.

Colomb sera suivi par de nombreuses « sentinelles du Nouveau Monde ». En 1519, Cortés débarque sur la côte du Yucatan et reste seul maître du Mexique aztèque en 1521. François Pizarre arrive au Pérou en 1524. Fort de son succès, il affronte les Incas. Il échoue. Il revient en 1526. Il échoue encore. Il revient en 1531 et l'année suivante. Le Grand Inca Atahualpa est finalement fait prisonnier, rançonné et étranglé. L'Empire inca a vécu.

Jacques Cartier, le célèbre Malouin, remonte le grand fleuve Saint-Laurent en 1534. Les Indiens y sont encore armés de lances et de flèches de pierre, comme au néolithique il y a 4 000 ans. Ils vont faire connaissance avec la poudre et les balles, les mousquets et les canons. Les Amériques sont conquises par l'Occident...

Colomb débarque en Amérique. On dresse une croix de bois devant les indigènes intrigués, accourus en progès



Les Espagnols occupent Tenochtitlan, la capitale aztèque. Montezuma, le dernier empereur, est leur prisonnier. La révolte gronde dans la ville. Sur l'ordre de Cortés, Montezuma monte sur le rempart et demande la paix. Une grêle de pierres l'accueille. Il en mourra.

Les grands espaces presque désertiques du Nord de l'Amérique ont été découverts et explorés bien avant Colomb. Vers l'an 1000, le Viking Erik le Rouge et ses compagnons identifient le Groenland, « pays vert », puis le continent lui-même, le Vinland, « pays du vin ». Mais nulle épice dans ces



L'évêque espagnol Diego de Landa s'est juré de faire disparaître l'hérésie du Nouveau Monde. Il brûle sur les places publiques tous les « codex », ces manuscrits précieux rédigés en langues indiennes. Ils relatent l'histoire des peuples aztèque et maya.



Le dernier souverain inca, Atahualpa, est prisonnier de Pizarro. En échange de sa liberté, l'Inca fait remplir de bijoux d'or toute une salle de son palais, puis les offre au vainqueur. En vain, il sera condamné au bûcher. Ses bourreaux lui accordent l'ultime « faveur » d'être étranglé.

terres nouvelles. Pas d'or, pas d'argent. Que des terres à défricher, des forêts à exploiter. Ils s'en retournent. Cinq siècles plus tard, les Conquistadores regardent plus au sud. Et en juillet 1534, Jacques Cartier retrouve la route du Nord.



Le temps de la Découverte

Les temples, une mémoire vivante
Un étrange voyage au passé-présent
Christophe Colomb

Les temples, une mémoire vivante



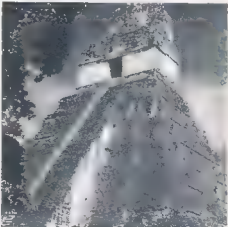
Reconstitution
de Tenochtitlan

Les civilisations enfouies

Les cités disparues avant la conquête espagnole eurent plus de chance que les civilisations rasées. Elles sont donc plus anciennes ; curieusement pourtant, il en subsiste davantage de vestiges. Ainsi Teotihuacan, la cité des dieux, proche de Mexico, mystérieusement abandonnée aux premiers siècles de notre ère. L'a-t-on désertée en raison de l'usure des sols, de l'assèchement du rio San Juan qui la traverse ? Les vents y auraient alors accumulé les terres, enterrant plates-formes et temples. Toujours est-il que ceux qui occupèrent la région peu après, les envahisseurs tolèques, n'y virent que des buttes informes, plus ou moins nivelées et alignées. Ils prirent ces buttes pour des tertres abritant quelque sépulture et baptisèrent la grande avenue traversant la cité, la « voie des Tombeaux » !

Quant à la grande cité de Monte Alban, près d'Oaxaca, ce n'était, avant des fouilles minutieuses, qu'une montagne informe et nivelée, faite de plates-formes et hérissée de stèles gravées.

Les sommets des hautes pyramides de Teotihuacan crévent le rideau de végétation



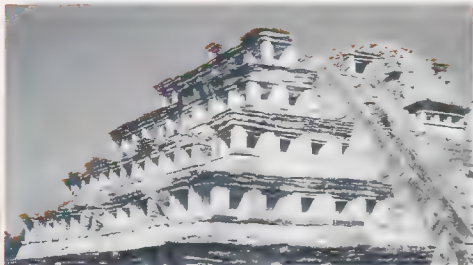
Les civilisations rasées

De ses multiples visages originels, le Nouveau Monde n'en conserve que bien peu. En quelques décennies seulement, au début du xvi^e siècle, il accède aux techniques des civilisations européennes. Cette brutale transformation a balayé le passé. Les Conquistadores furent impitoyables, au nom de l'or et de la foi : la Venise mexicaine, Tenochtitlan, campée sur les rives du lac de Texcoco, fut systématiquement rasée. Les pierres des pyramides et des temples aztèques furent réemployées pour édifier les palais des vice-rois et les cathédrales des prélats. Comme l'a dit Paul Valéry : « les civilisations sont devenues mortelles ». Et l'on trouve d'autres exemples de réutilisation. Ain-

si, les églises du Moyen-Age ont replanté dans leurs cryptes les colonnes de marbre des temples grecs ou celles des opulentes villas romaines. Plus tard, des carrières de pierre à bâtir s'ouvrirent même dans les abbayes de Longpont ou de Royaumont !

Au Pérou, on s'est contenté d'édifier les palais civils ou religieux sur les fondations qu'avaient construites les Incas. Lorsqu'un fort tremblement de terre se produisit — et ils sont fréquents dans les Andes — les murs modernes des palais s'écroulèrent ; mais la base des murs incas résista toujours, et permit une reconstruction rapide.

Cependant, on peut encore admirer les monumentales constructions de Cuzco grâce à leur grandeur cyclopéenne et à leurs assemblages inébranlables (même aux tremblements de terre) !



Tajin, six pyramides en une !

Dans la grande forêt tropicale, la végétation exubérante engloutit tout. En détruisant et en conservant. Ainsi, les racines puissantes démantèlent les constructions, soulèvent les dalles des escaliers et font éclater les murs. Mais, parfois, elles les maintiennent en les emprisonnant dans leurs mailles serrées. La forêt du Peten, au Guatemala, où croissent des arbres de 30 à 40 mètres de haut, recouvre complètement les cités mayas. On ne distingue clairement que les hautes pyramides de Tikal, dont les sommets crèvent le rideau de végétation ; le Temple I, qui s'élève à 45 mètres, et le Temple IV, en cours de restauration, à 67 mètres, constituent de véritables îlots de pierre, perdus dans l'océan de verdure.

La « Pyramide des Niches »

Sur le golfe de Vera Cruz, la grande cité totonaque de Tajin fut littéralement effacée par la forêt vierge. Quand les Espagnols arrivèrent, elle était abandonnée depuis longtemps. Et ce n'est qu'en 1875 que le site fut découvert. On devinait alors une multitude de tumuli, dispersés dans une verdure touffue, impénétrable. Il fallut défricher pour dégager ces monticules. De véritables fouilles ne commencèrent que vers 1934, mettant au jour pyramides et plates-formes supportant des temples. La structure dégagée la plus remarquable est certes la « Pyramide des Niches ».

Haute de plus de 20 mètres, sur un soubassement carré de 36 mètres, et orientée selon les points cardinaux, elle est constituée de six étages, chacun percé de niches aux encadrements de pierre. Chaque étage comporte trois

niches de moins que l'étage immédiatement inférieur. En comptant toutes les niches visibles (car un escalier monumental en cache certaines), on arrive au total de 365, nombre de jours de l'année solaire !

Lorsque l'on visite Tajin aujourd'hui, on peut constater les progrès considérables des fouilles, menées par le Musée national de Mexico. Toutefois, le nombre de tumuli cachant des plates-formes ou des bases de pyramides atteint encore plusieurs centaines ! On pense que le secteur archéologique s'étend sur 10 millions de mètres carrés, alors que 600 000 seulement sont dégagés, remontés, restitués.

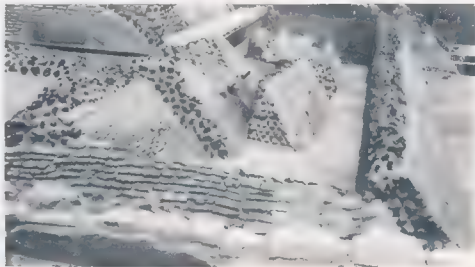
La structure interne de la pyramide est connue grâce à un tunnel creusé par les archéologues dans la face ouest ; ce

n'est pas en présence d'une unique pyramide que nous sommes, mais de six pyramides emboîtées ! Autour et au-dessus de la pyramide centrale, le noyau, cinq autres pyramides superposées, de plus en plus larges, ont été recensées. Cet emboîtement rappelle bien sûr les célèbres *matryoshka*, ces poupées russes en bois, où chaque poupée s'ouvre, pour en livrer une plus petite. A Uxmal, les deux pyramides successives sont accolées et les temples subsistent.

Les secrets de Cholula

Dans la région de Puebla, la vaste pyramide de Cholula nous livre les secrets de sa construction. Une colline domine la ville, d'une hauteur de 60 mètres. Au sommet, une église, Santuario de los Remedios. En réalité, la colline est une pyramide, que la végétation, l'érosion — et l'oubli des hommes — ont transformée en montagne. Cette pyramide gigantesque a aujourd'hui près de 500 mètres de côté, pour une hauteur, nous l'avons vu, de 60 mètres. Aurait-elle été le plus important monument du monde ? Car, durant des siècles, elle servit de carrières pour la construction de la ville espagnole de Cholula. Des fouilles récentes (huit kilomètres de tunnels creusés dans la masse) ont permis de dégager les plus anciennes pyramides. Les départs, les « racines » en quelque sorte, de toutes ces pyramides successives, régulièrement emboîtées, permettent de comprendre la façon dont elles ont été édifiées.

Les fondations « emboîtées » de Cholula



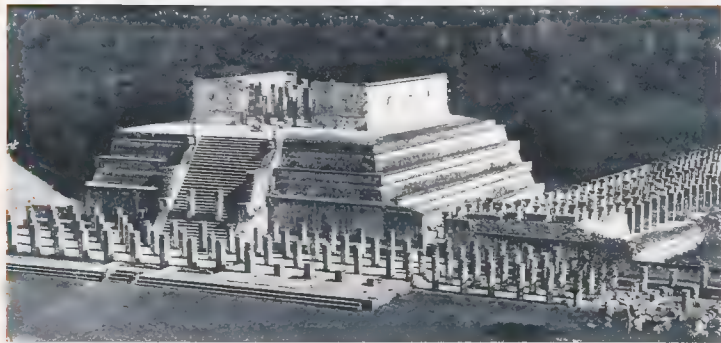
UNE CURIEUSE « INVERSION » DES CIVILISATIONS

sont souvent en excellent état de conservation (ainsi le Temple rouge de Chichen-Itza); les salles sont encore voûtées, et beaucoup portent encore la *cresteria*, galerie haute et ajourée qui culmine sur le toit et confère élégance et sveltesse au temple tout entier.

Les phases archéologiques plus tardives, dites « du maya récent » (x^e siècle

Ch-contre
Chac Mol
(sculpture maya)

Cidessous
Chichen-Itza



Les temples de la civilisation maya, les plus anciens, sont construits uniquement en pierre, sans l'aide de la moindre charpente. Ils offrent, généralement trois, plus rarement cinq petites salles parallèles, en fait plutôt d'étroits couloirs. Ces salles sont voûtées par un étagement ingénieux de pierres s'élevant en saillie. C'est la technique de l'« encorbellement ». De larges dalles plates réunissent les parois en coiffant le sommet de la voûte. C'est ce que l'on appelle la voûte « maya ». Elle est solide, compacte et résistante, mais ne permet pas de grande portée.

On retrouve une technique identique dans les « capitelles » et « bories » du sud de la France, du Quercy à la Provence. Ces constructions correspondent à une tradition beaucoup plus ancienne (de l'ordre du IV^e ou du III^e millénaire avant J.-C.). Et, si vous n'avez pas la chance d'aller admirer les voûtes mayas des Temples du Nord ou du Temple des Inscriptions de Palenque, les capitelles vauclusiennes de la région de Bonnieux sont beaucoup plus accessibles !

Les temples mayas de la phase ancienne peuvent remonter au VII^e siècle. Ils

environ), correspondent à la renaissance monumentale inspirée par les envahisseurs tolèques qui sont puissants et riches. De ce fait, les temples, les bâtiments civils ou religieux changent de caractère et atteignent des dimensions considérables. C'est que l'architecture « toléco-maya » voit grand : aux murs massifs, percés de rares ouvertures, aux voûtes étroites à encorbellement,

Le temple rouge de Chichen-Itza



ment, aux faibles portées, on préfère désormais de grandes salles claires, couvertes de planchers et menant à des terrasses. Celles-ci s'appuient sur de courts linteaux de pierre, que l'on remplace rapidement par de longues poutres de bois. En outre, la charpente, horizontale, recouvrant de larges espaces, se substitue à la voûte jetée sur d'étroits couloirs. Le Temple des Guerriers et la « grande surface » des Mille Colonnes furent construits selon cette nouvelle technique architecturale. Mais l'humidité du climat a pourri ces vastes structures et les couvertures se sont effondrées. Il ne reste que les colonnes-soutiens, formées de tambours superposés, hautes de plus de trois mètres. Devant ces monuments, on se croirait volontiers face à un paysage de ruines, alors que, de l'autre côté de la route qui sépare la zone toléco-maya récente de la pure zone maya ancien, les temples sont quasiment intacts...

L'ancien a mieux vieilli, mieux résisté que le moderne. Ainsi, se marque curieusement une étrange inversion des deux civilisations mayas : l'ancienne tient bon, la récente n'est que ruine !

LES MYSTÈRES DU « JEU DE CONSTRUCTION » TOLTÈQUE

La capitale des Toltèques, Tula, est dominée par le temple de Tlahuizcalpantecuhli, le temple de l'Étoile du Matin. La pyramide, constituée par cinq massifs superposés, supporte, à dix mètres de haut, une plate-forme pour le temple. Celui-ci comportait quatre hautes colonnes, baptisées « Atlantes » et représentant Quetzalcoatl, l'Étoile du Matin. D'autres piliers carrés soutenaient la couverture. L'ensemble, édifié vers le x^e siècle, fut détruit par une invasion Chichimèque, deux ou trois siècles plus tard. Les Atlantes furent alors descendus de leur plate-forme.

Chaque Atlante est composé de quatre éléments s'emboîtant les uns dans les autres par un jeu de tenons et de mortaises. Récemment, des travaux de restauration ont permis de retrouver ces éléments et de les replacer, grâce à ce

jeu. Les quatre Atlantes furent remontés sur leur esplanade primitive. Ils dominent de nouveau la vaste plaine de Tula.

Cette technique, très particulièrement semblerait-il, du tenon venant s'insérer dans la mortaise préparée pour le recevoir, pose un passionnant problème archéologique. Est-ce que les Toltèques ont inventé ce procédé ? Ou était-il connu antérieurement ? Si oui, aurait-il pu gagner le Nouveau Monde, et à quelle époque ?

Notre Ancien Monde présente un exemple prestigieux d'une très vieille utilisation de cette technique : les imposants « trilithes » du grand cercle de Stonehenge, en Angleterre. Ils sont constitués chacun par deux pierres-supports avec un tenon à la partie supérieure. Le linteau horizontal qui les joint, pour former le « pont » et constituer le trilithe, porte deux mortaises à chaque extrémité, pour recevoir avec précision les tenons correspondants. Cet « assemblage de pierre », vraisemblablement l'adaptation d'assemblages plus anciens exécutés en bois, selon une très vieille tradition forestière européenne, remonterait au m^e millénaire avant J.-C. Il s'agit là d'un exploit technique remarquable. En effet, chaque élément de l'emboîtement pèse 50 tonnes et la mise en place du linteau s'effectue à huit mètres

de haut, l'équivalent d'une maison de trois étages !

On peut alors se demander s'il y a une parenté, qui serait une filiation, entre les techniques qui ont permis de construire Stonehenge et Tula ? Bien que 3 000 ans les séparent !

Le problème est beaucoup plus complexe. Pour l'éclaircir, citons quelques exemples. Les mortaises de débitage (mortaises alignées selon des lignes de faiblesse de la roche), dans lesquelles on insère des tenons de bois qui, mouillés, feront éclater la roche, sont connues en Occident depuis trois ou quatre millé-



naires. Ce système d'assemblage se retrouve dans des monuments mégalithiques d'Armorique, de Catalogne ou d'Andalousie jusqu'en Égypte. Mais aussi aux Amériques, comme à Machu Picchu !

Un autre exemple est fourni par les tenons ménagés dans la pierre, pour la barder, la ficeler de cordages et faciliter son transport. Ces tenons se rencontrent dans des mégalithes bretons ; mais ils sont aussi fréquents dans les murs cyclopéens du Cuzco.

Enfin, les plus lourdes statues de l'île de Pâques, perdue et isolée dans le Pacifique, de 60 à 80 tonnes, portent sur leur tête, une coiffure, sorte de turban, dite « pukao ». Ce cylindre de tuf volcanique rouge mesure jusqu'à 3 mètres de diamètre pour 2,50 mètres de haut, et peut peser 30 tonnes. Or, ces « coiffures » portent un large tenon cylindrique qui s'emboîte dans une mortaise creusée dans le sommet de la tête. Notre imagination utiliserait volontiers ces exemples techniques pour étayer quelque hypothèse aventureuse ; ainsi établir une parenté entre les techniques de Stonehenge et de Tula. Ne serait-il pas plus logique de penser que, placé devant un problème technique simple, l'Homme trouve dans le vaste acuit de ses expériences ancestrales, la solution la plus simple, partout où le besoin s'en fait sentir ?





G. HOLTON-PHOTO R. INC.



Les enceintes de Sacahuaman.

Un étrange voyage au passé-présent

Les cités précolombiennes, nous l'avons vu, soulèvent de nombreux problèmes archéologiques. Mais elles ne conservent que peu de traditions et survivances que nous pouvons retrouver aujourd'hui encore dans les campagnes sud-américaines. C'est un peu comme si

nous faisons un bond dans le passé de un millénaire ou davantage !

Ainsi, autour du Cuzco, s'étendent de hauts plateaux, l'altiplano, à quelque 3 400 mètres d'altitude. La terre y est fertile. Depuis des millénaires on la

travaille à l'araire, pièce de bois dont une pointe durcie au feu creuse des sillons peu profonds, sans retourner la terre. Le paysan de Chinchero a enveloppé la pointe de son araire d'un rudimentaire soc de fer... le seul progrès.

LA MAISON MAYA

La maison maya règne toujours dans les forêts du Peten et dans la brousse du Yucatan. Parfaitement adaptée au chaud et humide climat forestier tropical, elle n'a pas changé depuis des siècles (on peut la voir, sculptée et encadrée d'un long serpent, sur de hauts-reliefs d'un temple d'Uxmal).

La maison maya est fort simple : de forme rectangulaire, elle a une ou deux extrémités arrondies, un peu comme une abside d'église. Les parois sont constituées de longues tiges de bois, fichées dans le sol, avec une interruption pour la porte. Un dôme de paille finement tressée vient recouvrir l'habitation qui peut comporter beaucoup de variantes : ainsi vers Quirigua, au Honduras, les parois sont faites de feuilles de palme tressées.

La nature est étouffante. Pourtant, la maison maya respire pleinement, car l'air peut y circuler librement. En outre, édifiée sur une plate-forme ou un sol bien drainé, elle est très saine.



L.R. NOUGER

L'ameublement est constitué de nattes disposées sur le sol, de coffres pour ranger le linge et les habits, et de quelques crochets pour suspendre les hamacs. En effet, nous sommes bien dans la « civilisation du hamac » : on se déplace ainsi volontiers avec son hamac glissé dans une poche de la besace, assuré de toujours trouver le soir deux crochets pour dormir.

Les transformations de la maison maya sont discrètes : au Yucatan, beaucoup de familles ont su la pourvoir... d'une ampoule électrique qui pend au centre de la case. Et, devant la porte, la natte soulevée, on aperçoit parfois une machine à coudre qui fait entendre son doux crépitemment...

PEUPLE DU LAC

A près de 4 000 mètres, le lac Titicaca, au cœur du Pérou andin, abritait encore, voici quelques décennies, une des populations les plus caractéristiques et les plus archaïques du globe : les Urus. Collecteur et pêcheur, ce « peuple du Lac » utilisait très habilement les roseaux qui y croissaient, le totora. Car chez les Urus, tout est en totora ! Les plates-formes flottantes sur lesquelles ils vivent ; leurs huttes ; leurs embarcations constituées de boudins de roseaux, serrés fortement et relevés aux extrémités. Quant aux jeunes enfants, ils se délectent des jeunes tiges, épluchées et débitées en bâtonnets ! Mais les derniers Urus avaient plus de 80 ans, vers 1950 ! Aujourd'hui, les agences de tourisme recrutent des figurants régionaux pour voguer encore sur les frêles bateaux de totora...

MACHU PICHU

Cité inca perdue dans les Andes, à 2 300 mètres d'altitude, Machu Pichu est la citadelle-refuge, l'ultime réduit de la résistance inca, son symbole.

Machu Pichu se présente comme un éperon encerclé par les gorges profondes du rio Urubamba. Le sommet de l'éperon fut nivelé pour dégager une esplanade centrale, autour de laquelle s'étagaient les divers quartiers. Le mur d'enceinte ne devait pas offrir de grosses défenses à l'assaillant éventuel. La poterne de la cité, où débouche le « chemin de l'Inca », est si mal camouflée qu'en cas d'attaque elle serait à moins d'un jet de pierre de l'agresseur basé sur la colline toute voisine.

Les terrasses de culture, les « andenes », qui fournissaient les récoltes et approvisionnaient la cité, sont remarquables à plus d'un titre. Ces longues et étroites terrasses curvilignes épousent les rondeurs de la montagne. Elles en brisent la pente incultivable. Largues de deux à trois mètres, elles forment un étagement de champs en lanières, dont certains étaient irrigués grâce à des canaux d'arrivée d'eau. Les expositions des champs, et leurs altitudes, sur les flancs de la montagne étaient variées, ce qui permettait des cultures diverses et complémentaires.

Machu Pichu est dominé par le Huayna Pichu. On accède à ce sommet par des marches taillées dans la montagne. Et

MALINALCO

Les temples, dans les phases archaïques, sont généralement des constructions légères, semblables aux maisons populaires. En revanche, leurs plates-formes sont constituées par de solides terrasses superposées. Aussi, l'originalité

de Malinalco est double : le grand Temple, par exemple, est entièrement taillé dans le roc, ainsi que l'escalier d'accès, encadré de ses deux rampes. Seul, le toit échappe au rocher. Les services archéologiques ont heureusement coiffé cet édifice d'une toiture de chaume, inspirée des couvertures de maisons mayas. Une véritable réussite !



L.R. NOUGER

même dans cette pente raide, en plein ciel, au-dessus de l'abîme de l'Urubamba, d'étroites terrasses sont encore aménagées. Plus que stratégiques ou militaires, les occupants de Machu Pichu n'au-

raient-ils pas été plutôt des montagnards courageux et obstinés, décidés à « faire de la terre », dans une des régions les plus difficiles du monde ? Un défi de l'Homme à la nature, en quelque sorte !



L.R. NOUGER

Christophe Colomb

Colomb est un fils de son époque, un homme de la Renaissance, un Italien de Gênes. Il est hanté par l'exemple de deux hommes illustres, Jules César et Marco Polo : César le conquérant des Gaules, Marco Polo, qui, le premier, explora la Chine. Colomb annote d'ailleurs longuement les récits de voyages de Marco Polo. Il veut atteindre la Chine, mais par mer ! Pendant des années, Colomb recherche les navires et les équipages qui lui permettront d'aller toujours plus loin vers l'ouest.

De son nom génois, Columbus, il prend en Espagne le nom de Colomb, qu'il transforme en Colon... Colon...isateur, pour préciser sa vocation. Il interprète son prénom, Christophe, « qui porte le Christ » : il portera donc le Christ aux Terres Nouvelles.

Selon l'usage, Colon, le candidat à l'Aventure océane, constitue un dossier où figure d'autorité la météorologie d'Aristote. Pour mieux convaincre les armateurs éventuels, il y affirme aussi avoir recueilli les confidences d'un pilote mourant qui lui aurait révélé la route des Indes occidentales, précisément la route qu'il suivra à l'aller et au



de Castille et Ferdinand d'Aragon. Des « commissions » étudient les dossiers de Colon. Mais, pour les souverains « catholiques », l'objectif numéro 1 est la reconquête du royaume arabe de Gre-

« L'or est excellent ; avec l'or on fait tout ce qu'on veut en ce monde ; grâce à l'or on peut même faire gagner le Paradis aux âmes. »

Christophe Colomb.

nade, contre les Infidèles.

Le 2 janvier 1492, Grenade tombe. Désormais, il faut poursuivre l'évangélisation au-delà des mers et renflouer le trésor royal qui est vide. Le 17 avril 1492, par les « Capitulations de Santa Fé », proche de Grenade, Colon sera nommé amiral de Castille, vice-roi des Terres Nouvelles, avec le huitième des futurs bénéfices !

Le vendredi 3 août au matin, la grande aventure commençait, avec la *Santa Maria*, navire amiral, flanqué de la *Pinta* et de la *Niña*.

Le vendredi 12 octobre, la première terre est découverte : Guanahani, de son nom indigène, l'amiral de Castille la baptisera San Salvador.

« Je laisserai donc ici (Haïti) de nombreuses personnes qui désirent beaucoup, pour le service de Vos Altesse, découvrir la mine d'où l'on extrait l'or... Quand je reviendrai ici, mes hommes auront pu amasser un tonneau d'or et des épices, de sorte que, d'ici trois années, Vos Altesse pourront entreprendre la reconquête de la Sainte-Maison de Jérusalem... car j'ai toujours proposé que tout le gain qui résulterait de mon entreprise fût employé à la conquête de Jérusalem. »

Christophe Colomb,
Journal de bord
(décembre 1492).

retour de son premier voyage.

Colon propose ses services au Portugal, tandis que son frère cherche en Angleterre et en France. Il gagne enfin la Castille, accueilli par les franciscains du couvent de la Rabida, à quelques kilomètres du port de Palos. Habilement, Colon approche le couple royal, Isabelle

12 octobre 1492 Colomb foule pour la première fois le sol du Nouveau Monde

Aux premières lueurs du jour Colomb aperçut devant lui une belle île de plusieurs lieues d'étendue, sans accidents de terrain, couverte d'une fraîche verdure et de beaux arbres qui en faisaient comme un immense verger. De tous côtés les habitants sortaient des bois et se précipitaient vers le rivage. Ils étaient complètement nus, et d'après leurs gestes et leurs attitudes on devinait que la vue des vaisseaux les plongeait dans un profond étonnement. Colomb donna le signal de jeter l'ancre et d'armer les chaloupes. Il descendit dans la sienne vêtu d'un riche costume écarlate et portant à la main l'étendard royal [...].

En débarquant Colomb se jeta à genoux, baisa la terre et rendit grâce à Dieu avec des larmes de joie.

Ses compagnons suivirent son exemple. Lorsque Colomb se fut relevé, il tira son épée, déploya l'étendard royal, et au nom de ses souverains prit possession de l'île, à laquelle il donna le nom de San-Salvador. Ensuite il reçut le serment d'obéissance de tous les assistants, en sa qualité d'amiral, de vice-roi et de représentant des souverains d'Espagne [...].

Supposant qu'il avait abordé à une île de l'extrémité de l'Inde, Colomb en désigna les habitants sous le nom d'Indiens. Cette appellation erronée prévalut et s'étendit à tous les aborigènes du nouveau monde.

J. Girardin,
*Vie et voyages de
Christophe Colomb.*

La Vie privée des Hommes

« Au temps des Mayas, des Aztèques et des Incas... »

L'AMÉRIQUE

La vie au rythme des astres □ La culture du maïs sur les « andennes » de Pisac □ Les échoppes des petits artisans □ Le transport des métaux précieux à dos de lama □ La construction de la « Porte du soleil » □ Le travail de l'or □ Manco Capac fonde Cuzco □ Les sacrifices humains : 20 000 victimes en quatre jours □ Dans les mines d'argent □ La formation militaire du jeune Aztèque □ Le jeu de pelote à Chichén-Itza □ Le bain de vapeur purifie le corps □ Le calendrier aztèque □ La chute de l'Empire inca □ etc.

